

A photograph of two hikers standing on a large, craggy rock formation. They are looking out over a vast, hazy mountain range under a cloudy sky. The hiker on the left is wearing a green jacket and a blue backpack, while the hiker on the right is wearing a purple jacket. The foreground shows some green foliage and more rocks.

DANS NOTRE NATURE

Parcs nationaux du Québec
Édition 2021



Sépaq

TABLE DES MATIÈRES



10

3

**UNE NATURE
EN SANTÉ :
UN SERVICE ESSENTIEL**

6

**ÉRIC DESCHAMPS,
AMBASSADEUR
NATURE DE LA SÉPAQ**

10

**COHABITATION
AVEC LA FAUNE**

- 11 Trop familiers, trop nombreux!
- 16 Effet de cerfs
- 21 Limiter son impact sur la nature



24

24

**LES DESSOUS
DE L'AMÉNAGEMENT
DANS LES PARCS**

- 25 Bien faire les choses
- 30 Aider la nature à reprendre ses droits
- 34 Plus d'énergie solaire, moins de gaz à effet de serre

37

**BIEN S'ENTOURER
POUR CONSERVER**

- 38 Les zones périphériques des parcs: des projets de société
- 43 Faire du loup une fierté régionale
- 48 Découvrir les trésors des régions, un petit verre à la fois



37

51

**ENSEMBLE POUR
LE CARIBOU
DES MONTS TORNGAT**

54

**LES PROJETS
DE CONSERVATION**

56

ON A PARLÉ DE NOUS!

60

**LES PARCS NATIONAUX
DU QUÉBEC**

61

**PERSONNES À JOINDRE
POUR ENTREPRENDRE
UN PROJET DE RECHERCHE**



**UNE NATURE
EN SANTÉ:
UN SERVICE
ESSENTIEL**



Photo : Sébastien Larose

On se souviendra longtemps de l'année 2020 ! Avec la pandémie de COVID-19, les Québécois ont dû maintenir une distance physique entre eux, que ce soit en se confinant à la maison, en effectuant du télétravail ou en adaptant leurs activités pour limiter leurs contacts. Isolés les uns des autres, plusieurs ont ressenti le besoin criant d'aller vers la nature. Quoi de mieux qu'une activité de plein air pour combler sa quête d'espace et d'air pur. Après tout, les bienfaits de la nature sur notre santé physique et psychologique sont désormais bien connus.

Les parcs nationaux ont accueilli l'année dernière des milliers de visiteurs. En établissant des quotas et un système de réservation en ligne assurant un suivi étroit des entrées quotidiennes, la Sépaq leur a donné accès à un éventail d'activités en toute sécurité. Nos équipes sur le terrain les ont accueillis à bras ouverts... en demeurant à deux mètres de distance, bien sûr!

Pour veiller à ce que les écosystèmes se maintiennent, eux aussi, en santé tout en favorisant leur découverte par les visiteurs, elles ont continué d'appliquer les meilleures pratiques d'aménagement des espaces afin de réduire au minimum les impacts, notamment en caractérisant les secteurs visés par les nouveaux développements. De plus, comme chaque parc national a une histoire qui a commencé bien souvent avant sa création, certains milieux naturels perturbés sont restaurés.

Les dessous de l'aménagement dans les parcs vous seront dévoilés dans la deuxième section de ce bulletin.

Les parcs nationaux ne sont pas isolés des territoires qui les entourent. Pour conserver leurs milieux naturels et favoriser leur pérennité, les parcs nationaux et leurs voisins doivent compter les uns sur les autres. La dernière section explique pourquoi la santé des écosystèmes d'un parc national est indissociable de celle des écosystèmes en périphérie. Elle présente l'importance de **bien s'entourer pour conserver** la nature et contribuer au bien-être des citoyens. Il y est question du rôle clé que jouent les parcs nationaux et les autres aires protégées pour conserver la biodiversité à l'échelle régionale. Elle aborde aussi la nécessité de comprendre les valeurs et les préoccupations des habitants d'une région pour mieux travailler avec eux à l'atteinte d'objectifs communs. Vous serez invité par ailleurs à découvrir les régions et les parcs nationaux qui ont inspiré certains microbrasseurs et viticulteurs locaux. Venez y lever votre verre à leur beauté!

Les distances ne freinent pas les collaborations. L'occasion vous est offerte de découvrir le vaste projet de suivi du **caribou des monts Torngat**, présent dans le parc national Kuururjuaq et sa région, au Nunavik. Réalisé avec de nombreux partenaires, dont trois gouvernements et les communautés locales, il vise à mieux comprendre l'état de la population de cette espèce, présente sur un territoire de 30 000 kilomètres carrés.

Pour débiter, nous vous proposons d'aller à la rencontre de la faune qui peuple les parcs nationaux du sud du Québec. Elle suscite l'émerveillement (qui ne saurait s'extasier devant le joli minois d'un raton laveur ou d'un jeune cerf de Virginie?), mais elle soulève aussi

des préoccupations. En effet, les activités humaines peuvent modifier le comportement des animaux au point de perturber certaines espèces fauniques et floristiques, qui peuvent à leur tour modifier l'expérience des visiteurs. Pour favoriser une **cohabitation harmonieuse avec la faune**, suivons les conseils des experts pour continuer d'admirer les animaux... à distance, afin de les protéger!

Bonne lecture! Et au plaisir de vous retrouver dans les parcs nationaux du Québec pour un ressourcement complet, à l'écart du tumulte quotidien!





Photo : Éric Deschamps

ÉRIC DESCHAMPS, AMBASSADEUR NATURE DE LA SÉPAQ

Ses photos vont droit au cœur, impossible d'y rester insensible. Car au-delà des paysages et des animaux magnifiques, c'est une charge émotive que sa lentille capture. Les images qui en découlent parlent un langage universel : celui de la nature, à laquelle Éric Deschamps souhaite justement nous reconnecter. Portrait d'un homme inspirant et inspiré qui, il y a quelques années, a pris un virage à 180 degrés pour réinventer sa vie au cœur de la Gaspésie.

Retour à l'automne 2015. Éric Deschamps habite encore sa région natale, la Rive-Sud de Montréal. Entre des cours universitaires en actuariat et un travail dans une boutique Apple, les journées manquent d'heures pour ce jeune homme à tendance anxieuse, axé sur la performance. « Un jour, sur un coup de tête, j'ai décidé de m'acheter un kayak. Mais le seul moment où je pouvais en faire, c'était après le travail, vers 21 h 30. J'allais sur la rivière près de chez moi, à la frontale. Il y avait le bruit des autos et la lumière des lampadaires, mais par rapport à mon quotidien de l'époque, c'était une évasion totale. J'ai commencé à regarder les nuages. J'avais 25 ans et je n'avais jamais regardé les nuages! Ça m'a fait un choc... »

Un choc assez fort pour faire dévier la trajectoire de cet esprit cartésien. En juin 2016, sans projet précis sinon celui de vivre « pour vrai », il quitte tout et prend la route de Cap-Chat. « C'était la seule autre région que je connaissais. Mon frère a déménagé là en rencontrant sa conjointe. Je me suis dit que c'était un bon point de départ... »

Prendre le temps de prendre le temps

Pour montrer à ses proches que la Gaspésie ne se limite pas à la pêche et au transport du bois, Éric s'achète un appareil-photo. Le modèle de base — 500 \$, boîtier et lentille compris —, auquel s'ajoute un trépied reçu en cadeau. Il découvre aussi la randonnée en forêt et a un coup de foudre pour les originaux. « Ils m'ont obligé à sortir de ma zone de confort parce que pour les observer, j'ai dû aller vers l'inconnu : partir dans le bois, de nuit, tout seul... Au début, j'étais stressé. Mais c'était plus fort que moi, j'étais envouté par leur tempérament calme. Après avoir mangé par exemple, ils prennent le temps de se reposer. Ça m'a fait voir la vie autrement. Depuis, je suis

complètement différent : je marche moins vite, je mange plus lentement, je dors mieux... Les originaux m'ont reconnecté avec la vie. »

C'est le début d'une véritable passion. Pendant quatre mois, sept jours sur sept, Éric part à la rencontre de ces géants de la forêt. Début novembre, après avoir grimpé au sommet du mont Ernest-Laforce dans le parc national de la Gaspésie, il se retrouve subitement encerclé par huit originaux, dont un gros mâle dominant et une femelle curieuse qui s'empare de son trépied. Malgré la vive émotion, il filme la scène et commente en chuchotant ce qui se passe autour de lui. Publiée sur Facebook, [la vidéo](#) sera vue plus d'un million de fois. « J'ai fait des interviews à la radio, il y a eu des articles dans les journaux... Je ne m'attendais pas du tout à ça! C'est là que j'ai réalisé la force des réseaux sociaux et surtout, l'intérêt des gens pour la nature. J'ai compris que c'était ça, ma mission : faire en sorte que les gens tombent amoureux de la nature et qu'ils en prennent soin. »

La vérité avant la technique

Cinq ans plus tard, Éric Deschamps se consacre entièrement à cette mission. Il a mis sur pied une petite entreprise, [Nature en vue](#), dont les activités sont financées par la vente de ses photos. Ses connaissances en photographie se sont étoffées avec le temps — tout comme son équipement — mais son intention n'a pas changé : s'il trimballe son appareil-photo dans ses expéditions, c'est d'abord pour partager ses découvertes et toucher le cœur des gens. « Je n'approche pas la photo par la technique, j'y vais encore au feeling. Et ça, c'est très différent de mon ancienne vie. La nature m'a permis de découvrir que j'avais un sens artistique, je n'aurais jamais pensé ça avant.

Photographe de nature sauvage, Éric Deschamps est aussi ambassadeur nature de la Sépaq. Au fil des mois, il visitera différents territoires pour faire rayonner les éléments porteurs de leur mission : la conservation, l'accessibilité et l'éducation. Ses histoires et ses magnifiques images seront publiées sur nos plateformes. Pour ne rien manquer, [consultez notre blogue](#) et [suivez-nous sur Facebook et Instagram](#).

Chose certaine, cette approche spontanée fonctionne : sur les réseaux sociaux, des milliers de personnes suivent ses expéditions et témoignent des bienfaits que leur procure ce contact authentique avec la nature. Les parents d'Éric eux-mêmes sont tombés sous le charme de son mode de vie. « Ils viennent de s'acheter un chalet à 15 minutes de chez moi et y passent de plus en plus de temps. Maintenant, ils comprennent mon choix. Pour eux, c'est beaucoup mieux de voir leur fils épanoui et énergique qu'en train de se ronger les ongles. Même ma mère, qui a toujours vécu à 100 milles à l'heure, a changé de *beat* et s'est mise à observer les oiseaux... »

Pour prendre, il faut aussi donner

La crise sanitaire a mis en lumière les bienfaits de la nature sur notre équilibre physique et mental. Mais pour pouvoir en profiter longtemps, il faut aussi la respecter et la protéger en adoptant certains comportements. Par exemple, rester dans les sentiers pour ne pas abîmer la flore fragile, ne pas nourrir les animaux et garder ses distances quand on les observe. Ce dernier précepte, Éric le met chaque jour en pratique. « Il n'y a pas que le moment où je prends une photo qui compte. Le *avant* et le *après* sont encore plus importants. Avant, je me prépare, je lis, j'observe. Je veux comprendre le comportement des animaux, pour aller à leur rencontre sans les déranger. Et après, pas question de partir en coup de vent. Je peux passer plusieurs heures immobile à attendre le bon moment pour quitter les lieux incognito. La nature est tellement généreuse avec nous, on ne peut pas juste se servir et lui tourner le dos. Il faut en prendre soin en retour. »

Ces mots résument bien pourquoi Éric Deschamps a accepté de devenir ambassadeur nature de la Sépaq. Par l'entremise de ses images, il partage des histoires touchantes qui nous reconnectent à l'essentiel : notre nature profonde.



Photo : Éric Deschamps



Photo : Éric Deschamps

1. Féerie hivernale

« C'est une photo prise dans mes débuts, en 2016. J'ai vécu ce moment-là d'une manière très spéciale. Il n'y avait aucune recherche de composition, j'ai juste pris la photo au *feeling*. À mesure que j'ai acquis des connaissances, j'ai remarqué dans cette image des choses que je n'avais pas vues au départ. C'est là que j'ai compris que j'avais en moi un sens artistique qui ne demandait qu'à être exploité. Année après année, cette photo conquiert le cœur de nouveaux amoureux de la nature. »

2. L'amour de la différence

« L'hiver dernier, je marchais dans les dunes aux Îles-de-la-Madeleine en fin de journée, quand j'ai vu au loin une femelle renard roux. Je pensais qu'elle était à côté d'une roche, mais en sortant mes jumelles, j'ai réalisé qu'elle courtisait un renard argenté. C'était la première fois que j'en voyais un ! J'ai redescendu la dune et couru de l'autre côté, puis je suis remonté en rampant pour évaluer à quelle distance ils étaient. J'ai répété l'opération à quelques reprises en visualisant l'image, tout en ayant en tête que le soleil descendait à l'horizon et que le temps était donc compté.

À ma dernière montée, je me suis couché à plat ventre dans le creux des dunes. Mon visage se camouflait dans le sable beige, mais quand j'ai soulevé ma caméra, le cercle de la lentille tranchait. Les deux renards ont levé les yeux et m'ont regardé pendant trois secondes. Le soleil était exactement au bon endroit : j'ai cliqué, cliqué, cliqué ! Puis, ils se sont désintéressés de moi. Comme je ne voulais pas les déranger en partant, ils m'ont gardé en otage un bon bout de temps. Finalement, ils ont quitté la dune en se dirigeant vers la plage. J'ai alors pu me relever et reprendre mon chemin. Quel moment magique ! »

3. Intimité familiale

« J'ai découvert cette héronnière avec un ami. La première fois que j'y suis allé, c'était un peu tôt dans la saison de nidification ; les œufs n'étaient pas encore éclos. J'ai observé un nid et examiné la lumière en me disant que ce serait un endroit parfait pour photographier au coucher du soleil. Pour m'assurer de ne pas déranger les habitants de cette héronnière, je n'avais qu'un choix : arriver à la noirceur, environ deux heures avant le lever du soleil, et rester immobile toute la journée jusqu'au crépuscule. J'y suis finalement retourné un mois plus tard avec ce plan en tête, mais les bébés étaient trop grands. J'ai donc retenté ma chance l'année suivante. J'avais installé une petite plateforme en hauteur et je suis arrivé de nuit, camouflé de la tête au pied avec seulement une fente pour

les yeux. Il y avait près de 300 oiseaux sur place, pas question de faire un mouvement, même pas pour prendre une gorgée d'eau ou manger une barre tendre. Après de longues heures d'observation, la difficulté à rester immobile était de plus en plus présente, mais je persévérais. En plus de devoir être patient, je devais rester positif : les adultes des nids avoisinants revenaient nourrir leur progéniture tandis que dans le nid que j'observais, les bébés étaient toujours en attente de leurs parents pour s'alimenter... J'ai gardé espoir et à mon grand bonheur, un adulte s'est posé dans le nid que j'attendais de photographier depuis l'aube et a nourri ses bébés à l'heure bleue du soir. Quatorze heures d'affût pour deux minutes de gloire, mais quel moment ! Quand la nuit s'est installée, j'ai scanné l'environnement aux jumelles et je suis redescendu tout doucement, ni vu ni connu. »



A photograph of a couple walking away from the camera on a paved path in an autumn forest. The woman is wearing a red jacket and blue jeans, and the man is wearing a green and black jacket, blue jeans, and a red cap. They are holding hands. In the distance, a deer is crossing the path. The trees are filled with yellow and orange autumn leaves, and the ground is covered in fallen leaves.

COHABITATION AVEC LA FAUNE



Photo : Julie Audet

TROP FAMILIERS, TROP NOMBREUX !

Chassez le naturel chez les animaux sauvages, et les problèmes arrivent au galop. Lorsqu'une relation trop étroite s'installe entre eux et les humains, plusieurs s'accoutument, perdent leurs craintes et prennent de mauvaises habitudes. Ces changements de comportement présentent des risques des deux côtés.

À trois reprises, les serrures des tentes prêt-à-camper ont dû être revues et corrigées dans les parcs nationaux. La raison : des intrus réussissaient à les ouvrir. Si leur portrait-robot avait été dessiné, un masque noir cernerait leurs yeux. Mais il ne s'agissait pas de cambrioleurs ordinaires. Les coupables étaient des rats laveurs. « Il y en a qui ont compris comment les barrures fonctionnent : ils étaient capables de les désactiver et ils montraient ensuite aux autres comment faire », raconte René Charest, spécialiste de la conservation pour les parcs nationaux à la Sépaq.



Photo : Eric Isselee/Shutterstock



Photo: Romeo Andrei Cana/Shutterstock

Avec les victuailles et les déchets laissés à leur portée par certains visiteurs, leurs mauvaises habitudes ont pris le dessus, en d'inquiétantes proportions.

Ces mammifères agiles, ingénieux et rusés adaptent leur comportement lors de contacts répétitifs et étroits avec les humains. Avec les victuailles et les déchets laissés à leur portée par certains visiteurs, leurs mauvaises habitudes ont pris le dessus, en d'inquiétantes proportions. Le problème dans certains parcs du sud du Québec était criant.

Au parc national de la Yamaska, les anecdotes sont légion et certaines d'entre elles, heureusement exceptionnelles, démontrent l'importance de mettre les provisions bien à l'abri. Un campeur a regretté d'avoir laissé une fenêtre de sa voiture ouverte, puisqu'un raton laveur en a profité pour s'introduire, détruire un accoudoir et déchirer un siège arrière afin de se rendre jusque dans le coffre pour atteindre les provisions. D'autres ont réussi à ouvrir un frigo à l'extérieur d'une roulotte pour y subtiliser des filets mignons... et laisser aux propriétaires leurs saucisses hot-dog en guise de consolation. Un visiteur a quant à lui appelé un garde-parc, car il n'osait pas sortir de son prêt-à-camper alors qu'un raton laveur se servait dans une casserole installée sur le réchaud.

« Ces animaux vont chercher leur nourriture là où c'est le plus facile et le plus sécuritaire d'en trouver, précise René Charest. Si c'est dans la glacière d'un campeur, c'est là qu'ils vont aller. » S'ils n'y ont plus accès, certains individus qui ont pris le pli persisteront probablement à fouiller les équipements des campeurs. L'espèce, dans son ensemble, elle, retrouvera pour le mieux ses habitudes naturelles.

C'est pourquoi la Sépaq a mis les bouchées doubles, ces dernières années, pour revoir certains aménagements. Des serrures ont été ajustées afin d'entraver efficacement l'entrée des bâtiments. Des poubelles ont aussi été modifiées pour empêcher les mammifères de piger dans leur contenu.

De plus, une importante campagne de sensibilisation a été menée auprès des visiteurs. Le but : les convaincre de ne plus attirer les animaux avec de la nourriture et de ne plus placer leurs goûters ou leurs déchets à des endroits faciles d'accès. « Cela a porté fruit, assure René Charest. Un peu de contrôle a dû être fait depuis, mais on a réalisé que dans une population de ratons laveurs, ce ne sont souvent que quelques individus qui créent des problèmes. Ces derniers en font partout et on a l'impression qu'ils sont des centaines! »

Quand s'apprivoiser mène à une fatalité

Les anecdotes avec des rats laveurs peuvent faire sourire. Mais la familiarité entre animaux sauvages et humains peut mener à des situations dangereuses de part et d'autre.

Les collisions routières avec des cerfs de Virginie en constituent le parfait exemple. Au parc national du Mont-Tremblant et dans ses environs, ces animaux ne voient plus l'humain comme une menace. Les femelles donnent souvent naissance à proximité des infrastructures humaines pour se protéger des prédateurs. Tout juste nés, les faons apprennent à marcher sur nos routes. Ils y gambadent ensuite sans crainte, leur mère ne semblant pas leur enseigner à se méfier de nous ni de nos véhicules, qui peuvent surgir.

Mais le problème dépasse les limites du parc. Les cerfs se réfugient en hiver dans les municipalités avoisinantes, où certains habitants les nourrissent. « Cela accentue le phénomène de familiarisation, explique Hugues Tennier, responsable du service de la conservation et de l'éducation au parc national du Mont-Tremblant.



Photo : Sébastien Larose

La femelle qui a mis bas dans le parc passe l'hiver à proximité avec son petit, où ils ont accès à des aliments facilement. Quand ils reviennent au parc à l'été, ils n'ont plus peur des voitures et des bâtiments.»

Les municipalités prennent conscience du problème : la Ville de Mont-Tremblant a modifié en 2018 sa réglementation afin d'interdire à ses citoyens de nourrir les cerfs de Virginie.



Photo : Julie Audet

D'autres animaux ne semblent plus s'inquiéter outre mesure de la présence humaine au point de devenir frondeurs devant des visiteurs un peu trop près. Or, gare à une bernache du Canada : elle peut devenir agressive. Les goélands à la recherche de restes de repas peuvent quant à eux prendre d'assaut des plages très fréquentées. Par leurs fientes, ces oiseaux en trop grand nombre peuvent créer des problèmes de coliformes fécaux susceptibles de rendre l'eau impropre à la baignade.

Certaines espèces peuvent mordre ! La rage transmise par les morsures de raton laveur, de renard roux et de mouffette est considérée comme éradiquée au Québec, mais une réintroduction en provenance des États-Unis demeure toujours possible et fait l'objet d'une haute surveillance par le gouvernement du Québec.

Il ne s'agit pas de la seule maladie qui peut être transmise d'un animal à un humain, et on doit comprendre qu'une trop grande proximité favorise la propagation. Au Québec, un premier cas d'échinococcose alvéolaire, une maladie parasitaire transmise par le renard roux, a été signalé en 2019 dans les Laurentides.

Le renard roux est une autre espèce qui se familiarise vite avec les humains. Au parc national du Bic, on en sait quelque chose. Il y a quelques années, l'équipe a dû sensibiliser le public à ne pas lui donner d'aliments ni en laisser à sa disposition. La raison ? Des renards, que des campeurs avaient nourris, ne craignaient plus les humains, et leur audace testait la patience des visiteurs.



Photo : Sébastien Larose

Afin de permettre aux animaux sauvages de demeurer suffisamment éloignés les uns des autres, il vaut mieux s'assurer de conserver une saine distance avec eux.

Fournir à des animaux de quoi se sustenter, même s'ils quémangent à manger, a tout d'une mauvaise idée qui peut causer plus de tort que de bien à l'espèce. Ces animaux peuvent facilement trouver dans la nature ce dont ils ont besoin. Lorsque les humains leur fournissent un repas, celui-ci ne répond pas forcément à leurs besoins nutritionnels. Certains aliments laissés sur place peuvent par ailleurs contenir des moisissures néfastes pour la santé des animaux qui les ingèrent.

De plus, lorsqu'un petit groupe de personnes donne à manger aux animaux à un même endroit, il attire plusieurs individus d'une même espèce. Cette concentration soudaine peut présenter un danger : le risque de propagation d'une maladie au sein de l'espèce devient alors beaucoup plus élevé. « On sait que lorsqu'une population est très dense, un agent pathogène peut en décimer une bonne partie », souligne René Charest. Afin de permettre aux animaux sauvages de demeurer suffisamment éloignés les uns des autres, il vaut mieux s'assurer de conserver une saine distance avec eux. Pour le bien de tous, sur deux ou quatre pattes !



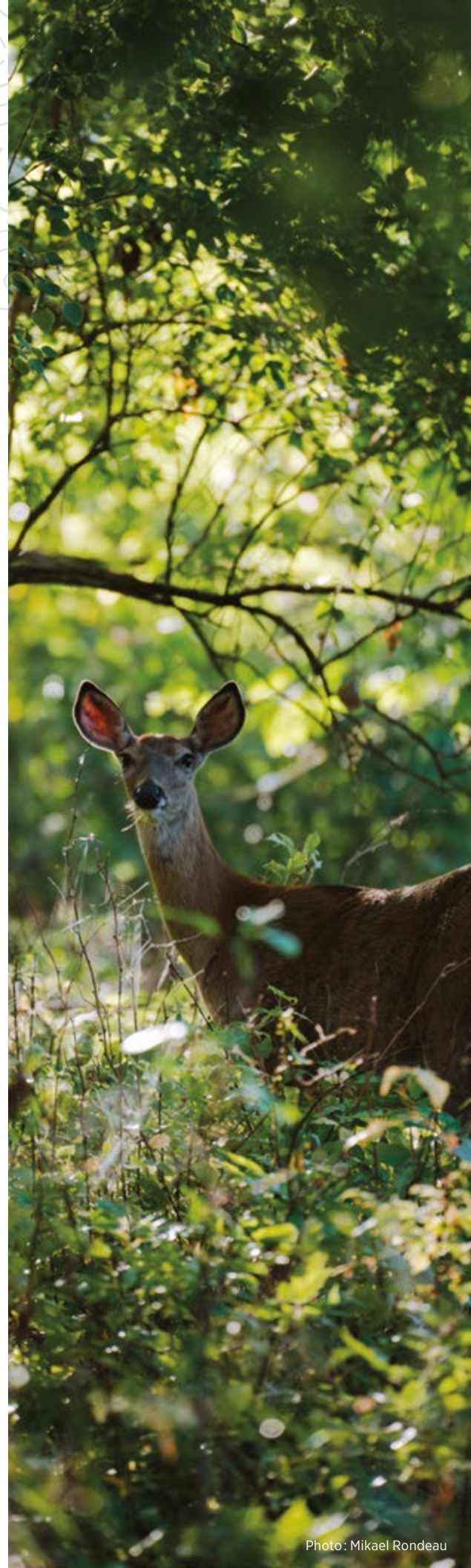
EFFET DE CERFS

Ils sont mignons comme tout, mais leur broutage fait des ravages. Les cerfs de Virginie sont si nombreux aux parcs nationaux des Îles-de-Boucherville et du Mont-Saint-Bruno qu'ils y menacent la biodiversité.

Un tapis de fleurs immaculées recouvrait le sol des érablières du parc national du Mont-Saint-Bruno. Au début des années 1980, les trilles blancs y étaient si abondants qu'ils lui donnaient un air féérique à leur éclosion au printemps. Toutefois, la situation s'est détériorée dans les années qui ont suivi. La chercheuse Marie-Pier Beauvais, alors étudiante à la maîtrise en sciences biologiques à l'Université de Montréal, est revenue en 2013 à l'endroit précis où des inventaires floristiques avaient été réalisés près de 25 ans plus tôt. Son constat : à peine une poignée de fleurs de cette espèce, désignée comme vulnérable au Québec, poussaient ici et là. La raison de cette hécatombe ? « Les trilles blancs sont désormais quasiment inexistantes parce qu'ils ont été broutés de manière intensive par les cerfs de Virginie », explique Nathalie Rivard, responsable du service de la conservation et de l'éducation aux parcs nationaux des Îles-de-Boucherville et du Mont-Saint-Bruno.

À l'inverse, le nombre de ces cervidés a bondi durant la même période. L'animal a été aperçu pour la première fois aux parcs nationaux du Mont-Saint-Bruno et des Îles-de-Boucherville dans la décennie 1980. Depuis, il ne cesse de s'y multiplier.

À la différence du trille blanc, qui prend 10 ans avant de fleurir, et donc de produire des graines, le cerf de Virginie se reproduit rapidement. Le mâle s'accouple avec plusieurs femelles, et ces dernières peuvent donner naissance à deux ou trois faons par année, parfois dès leur première année d'existence. Dans la région, sa chasse demeure restreinte à quelques secteurs et, à part quelques coyotes qui ne présentent pas de menace pour sa population, il rencontre peu de prédateurs naturels.



Selon les derniers inventaires aériens, le parc national des Îles-de-Boucherville compte 300 cerfs de Virginie, soit 30,5 individus par km², et le parc national du Mont-Saint-Bruno en compte 161, soit 15,3 individus par km². Or, il est estimé qu'au-delà de 5 cerfs par km² la diversité biologique d'une forêt risque de s'appauvrir. « Cette forte densité fait que la régénération de nos forêts est très difficile », précise Nathalie Rivard.

Le cerf de Virginie ne se nourrit pas seulement du trille blanc. Il broute d'autres fleurs rares et les bourgeons de jeunes arbustes ou arbres. Or, si les jeunes pousses sont avalées, les arbres en devenir n'ont pas la chance de se rendre à maturité. De quoi s'inquiéter pour la régénération et l'avenir de la forêt du parc national du Mont-Saint-Bruno, riche de 37 espèces d'arbres, de 50 espèces d'arbustes et d'environ 500 plantes herbacées. Vingt-quatre d'entre elles y ont un statut précaire, et quatre groupements d'arbres y sont classés exceptionnels au Québec.

Au parc national des Îles-de-Boucherville, la forêt peine à repousser sur d'anciennes terres agricoles. Les feuilles des jeunes plantes sont rapidement arrachées, déchirées et mâchouillées par les cerfs de Virginie de passage, qui freinent ainsi abruptement leur croissance. Dès 2004, le problème suscite l'intérêt de l'équipe du service de la conservation et de l'éducation du parc. Pour faire suite aux recommandations tirées d'un rapport rédigé par la biologiste Kim Marineau, l'équipe du parc a aménagé trois exclos, soit des aires délimitées par une clôture. Cette dernière s'élève à plus de deux mètres et barre le chemin au cerf de Virginie, même en hiver lorsque la neige lui permet de sauter plus haut. Les chercheurs ont ensuite comparé l'état des arbres à l'intérieur et à l'extérieur de ces espaces clôturés. Verdict : aucune plantation n'est viable si elle est laissée à elle-même sans protection.

Le constat est d'autant plus évident aujourd'hui. « C'est flagrant la différence entre l'intérieur et l'extérieur d'un exclos installé depuis plusieurs années, assure Nathalie Rivard. Les arbres, les arbustes et les plantes herbacées sont en bonne santé à l'intérieur. De l'autre côté de la clôture, les plants ont de la difficulté à croître et sont de plus petite taille. »

En 2006 et 2007, 1 600 arbres ont été plantés et mis à l'abri des cerfs de Virginie à l'aide de manchons, des cylindres en toile placés autour du tronc. Puis depuis 2017, environ 17 000 arbres et arbustes ont été mis en terre à l'intérieur de 6 km de clôture. À ce jour, un total de 21 exclos ont été aménagés dans le parc dans le but de créer des îlots boisés et de favoriser la restauration des terres agricoles sans que les cervidés viennent jouer les trouble-fête.



Photo : Mikael Rondeau

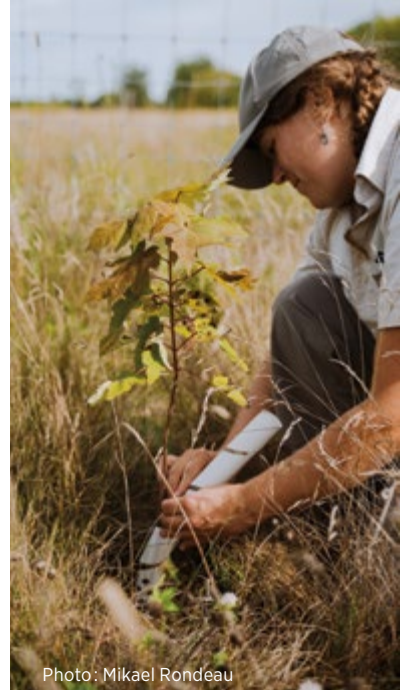


Photo : Mikael Rondeau



Photo : Mikael Rondeau



Photo : Mikael Rondeau



Photo : Mikael Rondeau

Malgré toutes les mesures mises en place pour freiner leur appétit, ces cervidés demeurent trop nombreux.

D'autres exclos ont été dressés au parc national du Mont-Saint-Bruno, afin de protéger des plantes rares ou de servir de parcelles témoins à l'abri du broutage. Quant aux arbres, plusieurs sont cultivés dans une pépinière clôturée en vue d'être transplantés une fois qu'ils auront atteint une taille suffisante pour résister à la gourmandise des cerfs de Virginie.

Malgré toutes les mesures mises en place pour freiner leur appétit, ces cervidés demeurent trop nombreux pour assurer l'équilibre entre la biodiversité animale et végétale. Parmi les traces laissées par les coupables : des dégâts sont observés dans les jardins, les haies et les aménagements paysagers des résidences voisines du parc. Et leur prolifération n'a pas que des conséquences sur la flore. Leur surpopulation provoque plusieurs collisions routières. Depuis 2016, en Montérégie, entre 950 et 1 050 collisions routières par année impliquent un cerf de Virginie, selon les données de la Société d'assurance automobile du Québec.

De plus, les tiques à pattes noires, susceptibles de transmettre la maladie de Lyme, s'accrochent aux cerfs pour se nourrir et se déplacer. Lorsque les randonneurs demeurent dans les sentiers et prennent les précautions d'usage, les risques d'infection demeurent minimes. Il n'en demeure pas moins que la quantité croissante de cerfs de Virginie peut avantager la population de tique à pattes noires et augmenter, chez l'humain, la probabilité de contracter la maladie de Lyme dans les environs.

« Ce problème de surabondance du cerf de Virginie est présent dans toute la région », insiste Nathalie Rivard. « Si on arrivait avec des solutions et que les autres ne faisaient rien, ce serait un coup d'épée dans l'eau. » C'est pourquoi la Sépaq travaille activement avec d'autres organisations confrontées au même défi, en périphérie de ses territoires. Elle siège à un comité piloté par le ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs et elle collabore avec plusieurs partenaires régionaux confrontés au même problème. « On sent qu'il faut agir et faire quelque chose. Ensemble, on doit trouver des solutions. »



Photo : Parcs Canada

Réagir avant qu'il soit trop tard

Il n'y a pas qu'au Québec que la surabondance de cerfs de Virginie menace l'équilibre écologique d'un parc national. Celui de la Pointe-Pelée, dans le sud de l'Ontario, est confronté à ce problème depuis longtemps. L'abondance de nourriture présente dans les forêts et savanes, les hivers doux et la quasi-absence de prédateurs favorisent la croissance de la population de cervidés à cet endroit. Dès la fin de la décennie 1980, le parc dénombrait plus de 100 cerfs de Virginie à l'intérieur de son territoire de 15 km². Ces mammifères broutaient et piétinaient de manière intensive la végétation. Les conséquences de cette concentration devenaient dramatiques. Les cervidés empêchaient la régénération de la forêt et menaçaient neuf plantes désignées comme des espèces en péril.

La nécessité de contrôler la densité des cerfs de Virginie a commencé à s'imposer au parc national de la Pointe-Pelée en 1988. Après des consultations publiques, un programme de réduction à des fins de conservation a été amorcé en 1991. Des employés de Parcs Canada se sont mis à abattre des cerfs de Virginie et à donner leur viande à la Première Nation de Caldwell. Depuis 2009, le retrait est effectué en collaboration avec cette communauté autochtone, qui comprend bien l'enjeu de restauration et de conservation. Alors qu'elle se tenait d'abord une fois tous les deux, trois ou quatre ans, depuis 2015, l'opération se déroule tous les ans durant le mois de janvier. Cette gestion doit se poursuivre de façon continue, car il y a encore surabondance. Selon l'inventaire aérien de 2020, le nombre d'individus demeure deux fois plus élevé que ce que peut soutenir son habitat. Parcs Canada souhaite ramener la population de cerfs de Virginie entre 24 et 32, soit l'équivalent de 6 à 8 individus par km² sur la portion d'habitats terrestres (4 km²), soit environ la moitié de la densité de cerfs au parc national du Mont-Saint-Bruno (15,3 individus par km²) ou le cinquième de la densité de cerfs au parc national des Îles-de-Boucherville (30,5 individus par km²). Les efforts doivent se poursuivre sans relâchement pour réduire considérablement cette densité et rendre la présence des cerfs de Virginie moins dommageable à l'équilibre de l'écosystème.



Photo : Parcs Canada – Steve Pike

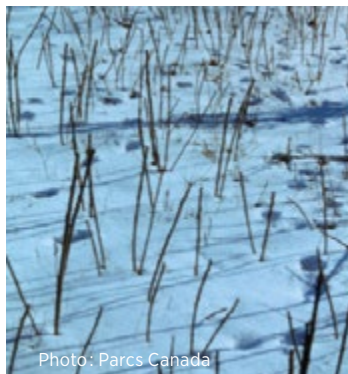


Photo : Parcs Canada



Photo : Parcs Canada



Photo : Parcs Canada – Jim Flynn

Cas extrême – Quand trop de cervidés dévastent une forêt

Au parc national du Gros-Morne, situé sur la côte ouest de l'île de Terre-Neuve, la forêt boréale était dévastée. Pourtant, à l'horizon, il n'y avait aucun panache de fumée. Plutôt des panaches... d'orignaux ! En 2007, un inventaire répertoriait environ 4 800 de ces herbivores dans le parc, soit une densité 5 à 20 fois supérieure à celle observée dans le reste du pays. En surabondance, ces animaux empêchaient la forêt de se régénérer. Les arbres avaient disparu sur un territoire de 66 km². La diversité des espèces végétales sur le sol forestier avait diminué du quart, tandis que les populations d'oiseaux, qui dépendaient de cet habitat, déclinaient. « Certaines zones ressemblaient à des prairies, raconte Shawn Gerrow, écologiste à Parcs Canada et responsable du programme de gestion des orignaux sur ce territoire. Nos conclusions scientifiques étaient que les orignaux menaçaient l'intégrité écologique de la forêt. » À l'issue de consultations publiques, il a été décidé que le parc devait prendre des mesures pour réduire leur nombre sur son territoire.

En 2011, un plan de gestion a permis le retrait de centaines d'individus par année à l'intérieur des limites du parc. Le but : revenir à une densité de 20 orignaux par 10 km² dans les zones occupées par la forêt et les broussailles. L'objectif a été atteint en 2017, alors que les inventaires rapportent, depuis, une population avoisinant 2 000 individus sur le territoire. « Nos modélisations nous disent que nous devons désormais en retirer entre 200 et 300 par année pour maintenir cette densité », explique Shawn Gerrow. Et ce n'est pas le temps de relâcher nos efforts : la végétation commence à reprendre ses droits. « On voit soudainement des terrains où il y a une régénération de la forêt », se réjouit Shawn Gerrow. De quoi redonner à cette forêt boréale... un peu de panache !



Photo : Steve Deschênes



Photo : Parcs Canada - Tom Knight



Photo: Daniel Desmarais

LIMITER SON IMPACT SUR LA NATURE

Vous souhaitez profiter de la nature sans faire de tort aux animaux ? Voici quelques trucs simples pour vous faire discret lors d'un passage dans un parc national.

Assurez-vous de ne pas vous faire remarquer

Certains animaux s'accoutument aux humains. D'autres ne s'habituent pas du tout. Si vous avez la chance de voir un caribou au parc national de la Gaspésie, par exemple, assurez-vous qu'il ne vous remarque pas. Il s'agit d'une espèce désignée menacée au Québec qui est particulièrement sensible aux dérangements par l'être humain. Si un caribou détecte votre présence, il pourrait être effrayé et prendre ses jambes à son cou. Et cette fuite n'est pas sans conséquence, surtout l'hiver. Si sa course l'éloigne des sommets, le cervidé risque davantage de tomber nez à nez avec ses prédateurs, des coyotes ou des ours noirs, qui se tiennent généralement au bas de la montagne.

« En courant, le caribou dépense une énergie précieuse dont il aurait pu avoir besoin plus tard s'il avait rencontré une véritable menace », souligne Marie-Ève Deshaies, biologiste pour les parcs nationaux à la Sépaq. C'est d'ailleurs pourquoi des pistes de randonnée sur les monts Albert, Jacques-Cartier et Xalibu sont ouvertes à des heures précises et durant une période de l'année spécifique, soit seulement de juin à la fin de septembre, de manière à éviter les rencontres et à laisser l'animal en toute quiétude le reste de l'année.



Photo : Julie Audet



Photo : Mathieu Dupuis

Gardez vos distances

Même si vous souhaitez voir un animal de plus près, il demeure important de vous en distancer. Trop s'approcher des phoques communs au parc national du Bic, par exemple, risque de les déranger. Et lorsqu'ils sont importunés de manière répétée, ces mammifères peuvent changer leur comportement et éprouver des difficultés à s'alimenter, à se reproduire ou à communiquer avec leurs semblables. C'est pourquoi une signalisation indique, dans le parc, les limites à respecter pour les contempler sans les gêner.

Laissez les animaux à leur garde-manger naturel

Vous souhaitez croquer un renardeau au moyen de votre téléphone ? Ne lui tendez pas d'aliments pour qu'il s'approche de vous ! Il pourrait bientôt ne plus craindre les humains et adopter des comportements susceptibles de le placer en situation de danger. « Il y a plusieurs années, on a observé des photographes qui nourrissaient des renards. Ces derniers sont malheureusement morts sous les roues des voitures. Peut-être avaient-ils perdu leur crainte de l'humain, raconte Mireille Boulianne, conseillère en conservation et en éducation pour les parcs nationaux à la Sépaq. Comme ces animaux perdent leurs réflexes et fréquentent les lieux aménagés et occupés par les humains, il y a davantage de collisions routières. »



Photo : Gisèle Benoit



Rangez les aliments à l'abri de toute intrusion

En camping, assurez-vous de bien ranger vos victuailles dans une automobile bien verrouillée ou un contenant hermétique gardant les odeurs à l'intérieur. Ne laissez pas la nourriture à la vue des animaux, surtout pas dans votre tente. Elle pourrait faire l'envie de plusieurs espèces sauvages, attirées par les effluves de votre prochain repas. Dans certains parcs nationaux, vous pourriez ainsi attirer un raton laveur, ou encore un ours noir. « Il suffit que les animaux aient accès à de la nourriture ou à des déchets pour qu'ils en prennent l'habitude et collent à un terrain de camping », souligne Mireille Boulianne. La proximité d'un animal sauvage, dont le comportement peut être imprévisible, met la sécurité des visiteurs en jeu. Si l'animal persiste à s'approcher trop près, il s'expose à une relocalisation. Une telle opération présente des risques pour sa survie. Ranger la nourriture hors de sa portée peut éviter bien des ennuis, pour vous comme pour la faune.

Laissez le bois mort sur place

Dans les parcs nationaux, il faut éviter de ramasser le bois mort qui jonche le sol. Celui-ci fait partie intégrante de l'habitat de plusieurs espèces, notamment d'insectes, d'oiseaux et de petits mammifères qui s'en servent comme refuge. De plus, sa décomposition permettra de retourner des éléments nutritifs dans le sol.

Lorsque des visiteurs ramassent du bois mort aux environs d'un site de camping, ils piétinent le sous-bois, endommagent la végétation environnante, compactent les sols et diminuent ainsi la capacité de la forêt à se régénérer.

LES DESSOUS DE L'AMÉNAGEMENT DANS LES PARCS



BIEN FAIRE LES CHOSES

La mission des parcs nationaux est de conserver les milieux naturels et de les rendre accessibles à la population. Comment doit-on concevoir les aménagements pour remplir ces deux volets à la fois ? Pour le savoir, entrez dans les coulisses de la création d'un camping.

Lorsque, en 2016, il examine le terrain du futur camping Camp-de-Touage, Claude Pelletier, responsable du service de la conservation et de l'éducation au parc national de la Pointe-Taillon, remarque quelque chose d'inhabituel.

Entre les mois de juin et de septembre, la végétation demeure éparse sur un sol spongieux et brunâtre. « Dans les parcs nationaux, chaque fois qu'on prépare un nouvel aménagement, on réalise une caractérisation écologique pour éviter de perturber des habitats particuliers, des espèces en danger ou des environnements uniques », explique-t-il.

Le détail qu'il vient de remarquer en effectuant cette démarche soulève chez lui une question. Ce milieu naturel serait-il un milieu humide ? Sans être un spécialiste du sujet, il consigne son observation dans son rapport.

L'année suivante, l'organisme Canards Illimités vient confirmer ses doutes. Sa cartographie de la région à l'est du lac Saint-Jean, réalisée à partir d'images satellitaires, souligne la présence de milieux humides à l'endroit envisagé pour le futur camping Camp-de-Touage.





Photo: Yan Kaczynski

Que faire ? Un architecte du paysage avait déjà couché sur papier le tracé d'un chemin d'accès et de boucles à aménager pour y ouvrir environ 75 emplacements de camping, du plus rustique à celui pouvant accueillir un véhicule récréatif. En revanche, les milieux humides sont précieux. Ils filtrent la pollution, réduisent les risques d'inondation, limitent l'érosion et constituent un habitat de choix pour plusieurs espèces, notamment les anoues comme les grenouilles, les rainettes et les crapauds.

Pour s'assurer que le projet ne détériore pas ces écosystèmes, le parc national de la Pointe-Taillon confie en 2018 au Groupe GÉOS le mandat de réaliser une caractérisation écologique plus fine des lieux. Sur 33 sites d'échantillonnage de la végétation, la firme note et distingue toutes les espèces végétales, creuse pour établir le type de sol et mesure la profondeur des racines et des nappes d'eau souterraines. Les informations recueillies permettent de délimiter avec précision les marécages et les tourbières boisées. De plus, le Groupe GÉOS localise les cours d'eau et ruisseaux qui s'écoulent dans le secteur.

L'équipe du projet prend aussitôt cette nouvelle carte et la superpose à celle des emplacements de camping prévus. « C'était clair que notre plan d'aménagement n'était plus réaliste », raconte Claude Pelletier. L'équipe retourne donc à la table à dessin. Elle déplace légèrement les boucles et retire une dizaine de sites de camping

du projet. Dans le tracé revu et corrigé, toute intervention humaine se situe désormais à au moins 20 mètres des cours d'eau et à 5 mètres des milieux humides. Il n'y a qu'une exception : pour respecter la distance maximale à parcourir entre des toilettes et un site de camping, un chemin doit traverser un milieu humide. L'option d'une passerelle flottante est retenue pour ne pas affecter ni le terrain ni l'écoulement de l'eau.



Photo: Marjolaine Lascelles

Faire la bonne chose, au bon endroit

La caractérisation écologique constitue une étape cruciale de tout projet de développement, et pas seulement lorsque vient le temps d'élaborer un nouveau camping.

« Pour rendre accessible le territoire, il faut créer des aménagements, rappelle René Charest, spécialiste de la conservation des parcs nationaux à la Sépaq. Le défi est de concevoir des aménagements qui auront le moins d'impact possible et de faire en sorte que les écosystèmes évoluent de la manière la plus naturelle possible. »

Le zonage des parcs nationaux, déterminé dans les plans directeurs par le ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs, plante déjà des balises. Il établit quatre grandes catégories de zones : de préservation extrême, à l'intérieur de laquelle se trouve un patrimoine naturel ou culturel fragile et unique à protéger ; de conservation, dans laquelle des sentiers pédestres peuvent être aménagés ; d'ambiance, traversée de routes et de pistes cyclables ; puis de service, dotée d'infrastructures telles que des bâtiments.

« À partir de ça, on doit mettre sur pied les bons projets, à la bonne place, de la bonne manière, avec les meilleures pratiques connues », insiste René Charest.

« Si on fait un sentier pédestre au mauvais endroit, il peut y avoir un gros impact après le passage de peu de randonneurs, alors qu'ailleurs il pourrait accueillir des centaines de personnes par jour sans aucun problème. » La caractérisation permet d'acquérir de précieuses informations sur le territoire d'un projet, de manière à prévenir le maximum d'effets négatifs sur le milieu naturel ou le patrimoine culturel. « On vient faire un inventaire de ce qu'il y a sur un territoire. » Une exploration du terrain aide à définir la géologie, à situer les milieux hydriques, à répertorier la flore, à comprendre l'occupation du milieu naturel par la faune et à évaluer le potentiel archéologique en présence. « Cela permet de déterminer si notre projet est acceptable par rapport à la mission des parcs, puis de l'ajuster ou de réaliser des mesures de mitigation lors des travaux ou après. »





Photo : Yan Kaczynski

Aménager avec précaution

Une fois le nouveau plan du camping Camp-de-Touage validé et les autorisations obtenues auprès du gouvernement, les travaux commencent au parc national de la Pointe-Taillon. Au moment de débroussailler afin d'ouvrir les chemins et les emplacements voulus, l'opérateur d'une machine suit à la lettre le plan. « Notre approche est très chirurgicale, assure Claude Pelletier. On n'a pas besoin de traverser un milieu humide pour se rendre à un endroit que l'on souhaite aménager. »

Une pelle mécanique retourne le sol et creuse des fossés pour installer les tuyaux d'alimentation en eau et les fils électriques. Jamais elle ne déborde de l'espace restreint où se trouveront le chemin d'accès, les plateformes pour fixer une tente ou les aires pour garer un véhicule.

Le secteur Camp-de-Touage fera l'objet, dès 2021, de suivis dans le cadre du Programme de suivi des indicateurs environnementaux (PSIE). Il sera ainsi possible de réagir si l'utilisation du camping affecte les milieux naturels en place. « On va continuer à en apprendre sur ce secteur pour bien déterminer les paramètres à suivre afin d'évaluer son état de santé », certifie Claude Pelletier. Grâce à tout ce travail en amont, vous pourrez à partir de cette année y installer votre tente sans vous inquiéter de perturber un milieu humide.



S'assurer de la bonne tenue des sentiers battus

Bien faire les choses avant de concrétiser un projet constitue un bon départ. Mais un suivi s'impose après les travaux pour confirmer que les impacts sur la nature sont aussi minimes que prévu. Après avoir procédé à des aménagements dans un cours d'eau, par exemple, les équipes des parcs s'assureront qu'il n'y a pas de sédimentation ou que la qualité de l'eau demeure bonne. Dans les parcs nationaux du sud du Québec, certaines interventions peuvent parfois introduire involontairement des espèces exotiques envahissantes. Des équipes reviendront sur les lieux pendant quelques années pour arracher rapidement de telles plantes si elles apparaissent.

Les parcs restent également aux aguets lorsqu'une affluence de visiteurs ou que le comportement de certains d'entre eux exercent une pression indésirable sur l'écosystème. Le sentier Mont-du-Lac-des-Cygnés, au parc national des Grands-Jardins, et celui de L'Acropole-des-Draveurs, au parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie, croisent des secteurs où poussent des plantes subalpines fragiles. L'augmentation de l'achalandage en 2020 a préoccupé les équipes des parcs, bien qu'il n'y ait pas eu de dégradations majeures observées à ces endroits en une seule année. Heureusement, les parcs suivaient déjà la situation de près et ont pu réagir rapidement selon les observations sur le terrain.

Des photos des secteurs à risque ont été prises pour calculer, à l'aide de la géomatique, la superficie sans végétation. Le but : vérifier si celle-ci diminue avec les années, demeure stable ou s'étend. Il sera ainsi possible de constater si les visiteurs débordent des sentiers à certains endroits et d'apporter des correctifs, s'il le faut. Dans certains cas, le réaménagement de tronçons pourrait suffire à convaincre les marcheurs de ne pas dévier de leur route. Parallèlement, un travail de signalisation est effectué au moyen d'un affichage efficace afin de sensibiliser le public à l'importance de ne pas sortir des sentiers battus.



AIDER LA NATURE À REPRENDRE SES DROITS

Quand on pense à la conservation, on pense souvent à la préservation de territoires vierges. Mais les projets consistant à rétablir la santé des milieux dégradés sont tout aussi importants pour favoriser la biodiversité. Restaurer fait partie des actions de conservation réalisées dans les parcs nationaux, marqués par les nombreux legs des activités humaines qui ont précédé leur création. Encore aujourd'hui, on peut observer ici et là des traces du passé, comme d'anciens bâtiments utilisés par les gens de l'époque ou des friches résultant d'anciennes coupes forestières.

Afin de souligner l'importance de restaurer la planète pour la santé à la fois des êtres humains et de la nature, l'Organisation des Nations Unies (ONU) a même désigné les années 2021 à 2030 comme la décennie pour la restauration des écosystèmes. Zoom sur certaines initiatives qui ont donné à des sites perturbés, dans les parcs nationaux, la chance de retrouver leur vraie nature.



De terre agricole à habitat naturel

Ce qui n'était qu'un sol brunâtre et dénudé est désormais peuplé d'une végétation diversifiée au parc national des Îles-de-Boucherville. Près de 106 hectares d'anciennes terres agricoles y ont été restaurées entre 2008 et 2012. Le parc a entrepris de recréer une mosaïque d'habitats naturels, composée de milieux humides, arbustifs, boisés et herbacés. Le but : favoriser une biodiversité faunique et végétale, en plus de freiner la propagation d'une plante exotique envahissante, le roseau commun. Des étangs ont été aménagés et, dès l'année suivante, des têtards, des grenouilles, des oiseaux et des tortues ont profité de ces nouveaux habitats. Les milieux champêtres créés par les zones herbacées et arbustives ont permis à certaines espèces, comme le goglu des prés et le hibou des marais, de fréquenter à nouveau le parc. Près de 17 000 arbres et arbustes ont été plantés, dont 200 arbres de plus de 2 mètres de haut. Il faudra attendre plus de 15 ans avant qu'ils deviennent naturellement des îlots forestiers.



De berge en érosion à plage

Des berges qui s'érodaient dangereusement ont été transformées en plage au parc national de la Pointe-Taillon. Le niveau du lac Saint-Jean, s'écartant particulièrement de son cycle naturel pendant l'automne, peut provoquer une érosion importante lors des tempêtes. Des bornes, installées pour assurer un suivi, révélaient à certains endroits un recul de la rive de plusieurs mètres par année. Résultat : une piste cyclable et une tourbière devenaient exposées et vulnérables aux assauts des vagues. En 2014, l'équipe du parc a imaginé, avec l'entreprise Rio Tinto et des ingénieurs, une solution pour les contrer : des épis en éventail. Ces ouvrages, perpendiculaires à la rive, s'avancent dans l'eau et s'élargissent à son extrémité. Du haut des airs, ils ressemblent à des champignons. Leur configuration freine l'élan des vagues et fait dériver les sédiments. La vitesse de circulation de l'eau est ainsi ralentie en bordure du lac... et des plages se forment. En deux ans, les roches intégrées à l'infrastructure ont été ensevelies de sable. Les visiteurs en profitent, ravis, et la tourbière peut demeurer tranquille.

Avant



Photo: Jean-Marc Vallieres

Après



Photo: Jean-Francois Houle

De plantes exotiques à plantes indigènes

Une végétation touffue en bordure de la rivière des Outaouais a disparu au profit d'une large bâche sombre étendue sur le sol. Il s'agit d'une bonne nouvelle. La plante en question, la renouée du Japon, est classée parmi les 100 pires espèces exotiques envahissantes par l'Union internationale pour la conservation de la nature. Son vaste système racinaire et ses peuplements denses étouffent toute végétation indigène où elle s'implante. Le long du sentier des Outaouais qui parcourt le parc national de Plaisance, l'espace qu'elle occupait s'élargissait de plusieurs centimètres à quelques mètres chaque année. Le parc national de Plaisance a donc pris les grands moyens pour l'éradiquer. Avec des débroussailluses, des garde-parcs ont coupé les plantes. Pour achever cette espèce qui demande beaucoup de lumière, ils ont posé une toile par-dessus ses racines à l'aide d'une pelle mécanique. Depuis, les employés s'assurent régulièrement qu'elle demeure bien en place. La raison est simple : le réseau racinaire de la renouée du Japon peut rester en dormance pendant plusieurs années avant de repousser. Pour s'assurer de lui donner le coup de grâce, il faut laisser la bâche en place durant au moins sept ans.

De ponceau à ruisseau

Des ruisseaux ont retrouvé leur lit naturel au parc national du Mont-Mégantic. Plusieurs ponceaux sur ce territoire fragmentaient les milieux hydriques. En produisant de petites chutes en aval, ils empêchaient la libre circulation de poissons, comme l'omble de fontaine. Les tuyaux en plastique ou en métal constituaient aussi un obstacle au passage des espèces aquatiques et des macro-invertébrés. Lorsqu'est venu le temps de changer certains ponceaux désuets, l'infrastructure a été revue pour permettre aux ruisseaux de s'écouler naturellement. Après une caractérisation réalisée en 2014, le personnel du parc a décidé de les remplacer par des ponceaux en arche. Ce type de construction s'apparente à une moitié de tuyau enjambant le cours d'eau. Sous l'arche remblayée, un substrat composé de pierres de différentes grosseurs rétablit la pente naturelle du lit du cours d'eau. Plus d'une quinzaine de ces ponceaux nouveau genre ont été installés avec la collaboration de RAPPEL, une coopérative d'experts-conseils en environnement et en gestion de l'eau. À ces endroits, la matière organique est revenue d'elle-même une fois l'aménagement terminé, permettant la restauration complète des petits cours d'eau naturels.

Avant



Photo: Parc national du Mont-Mégantic

Après



Photo: Parc national du Mont-Mégantic



Photo : Aline Rohrbacher

Avant



Après

Photo : Claude Isabel

De chemin forestier à habitat propice au caribou

Au parc national de la Gaspésie, les deux traces parallèles laissées par les roues des camions qui empruntaient un chemin forestier à proximité du Gîte du Mont-Albert se sont enfin effacées sous des plantes herbacées. Encore récemment, aucune végétation n'était en mesure de pousser à cet endroit tant le sol était compacté. En 2017 et 2018, une pelle mécanique est venue retourner et aérer le sol sur une vingtaine de kilomètres de couloirs déboisés il y a près d'un demi-siècle par l'industrie forestière. Outre les plantes herbacées, la présence de framboisiers, d'aulnes rugueux, d'érables à épis et de cerisiers a été observée depuis cette intervention. Elle visait d'abord et avant tout à donner un coup de pouce au caribou de la Gaspésie, en voie de disparition, sa harde comptant environ 50 individus. Les chemins forestiers le rendent plus vulnérable à ses prédateurs, comme le coyote et l'ours noir, qui les utilisent pour se déplacer plus rapidement. De plus, le cervidé est très sensible à la fragmentation des habitats. En permettant à la végétation de repousser dans ces couloirs qui tranchaient et découpaient son domaine vital, le caribou de la Gaspésie pourrait, dans quelques décennies, retrouver un habitat répondant mieux à ses besoins.



Photo : Daniel Desmarais



Photo: Stéphane Audet

PLUS D'ÉNERGIE SOLAIRE, MOINS DE GAZ À EFFET DE SERRE

Il n'y a plus seulement les arbres qui utilisent la lumière du soleil comme source d'énergie dans les parcs nationaux et les réserves fauniques du réseau de la Sépaq. Des chalets, des bâtiments d'accueil et même des blocs sanitaires la transforment en électricité, réduisant ainsi leurs émissions de gaz à effet de serre.



Photo : Fokus Productions

Il y a dix ans, lorsque vous séjourniez dans un des chalets des parcs nationaux, loin de tout réseau électrique, vous pouviez vous éclairer ou réfrigérer vos victuailles à l'aide de propane ou de diesel. Désormais, il y a plus de chances que votre lampe et votre frigo fonctionnent grâce à une source plus propre et plus renouvelable : le soleil.

Au cours de la dernière décennie, la donne énergétique a changé. La technologie de production d'électricité à partir de la lumière du jour est devenue à la fois beaucoup plus performante et moins coûteuse. Et la Sépaq a rapidement sauté sur l'occasion pour restreindre son utilisation de combustibles fossiles dans les parcs nationaux et les réserves fauniques.

Lorsqu'il convertit un chalet à l'énergie solaire, Benoit St-Martin, chargé de projet à la direction des immobilisations et des ressources matérielles de la Sépaq, retire du circuit d'émissions de gaz à effet de serre la quantité de propane requise pour alimenter un réfrigérateur et des dispositifs d'éclairage. Ces équipements généraient, par jour, un total de 4,73 kg de CO₂ dans l'atmosphère. La conversion d'un chalet équivaut donc à éviter quotidiennement des émissions de CO₂ comparables à celles d'un véhicule qui roulerait 22 km. « L'ensemble de l'œuvre est quand même assez impressionnant quand les chiffres se multiplient », souligne-t-il.



Photo : Stéphane Audet

Dès 2013, la Sépaq a commencé à brancher certains sites d'hébergement dans les parcs nationaux et les réserves fauniques à un panneau photovoltaïque et à concevoir de nouveaux pavillons d'accueil comportant un tel équipement lorsqu'ils étaient planifiés à des endroits éloignés de tous fils d'Hydro-Québec. Ce n'était que le début d'un vaste chantier.

« On a acquis une maturité dans les installations à énergie solaire, juge Benoit St-Martin. C'est une belle réussite. Je ne suis pas gêné de dire que la Sépaq a un certain *leadership* en la matière. »

Au moment de faire ce constat, Benoît St-Martin se dirigeait vers le parc national de la Gaspésie pour réaliser, au camping du Mont-Jacques-Cartier, un des projets les plus ambitieux du réseau. Les panneaux photovoltaïques y produiront, pour le bâtiment d'accueil, non seulement l'électricité dont il a besoin pour son éclairage, mais aussi pour ses ventilateurs, ses équipements informatiques et ses congélateurs destinés à vendre des friandises glacées. Et ce n'est pas tout : ce système mettra en marche la pompe distribuant l'eau potable dans les toilettes et les douches.

« La pompe fonctionnait auparavant avec une génératrice », souligne-t-il. Une personne devait la démarrer et l'arrêter chaque jour. « On ne peut pas laisser une pompe à essence en marche durant 24 h pour conserver la pression. En revanche, une pompe électrique, alimentée par un système à l'énergie solaire et qui possède une certaine réserve dans sa batterie, peut fonctionner 24 heures sur 24. »

Benoît St-Martin y voit d'ailleurs un avantage majeur pour les opérations. « Ces systèmes électriques demandent beaucoup moins de gestion que ceux au propane pour les employés. » C'est le cas aussi pour les chalets, où les garde-parcs devaient parfois

se déplacer le soir afin de régler un problème ou pallier un manque occasionné par le propane. « Lorsqu'on crée de l'énergie et qu'on l'emmagasine dans des batteries, même s'il ne fait pas soleil pendant deux jours, le système est capable de fonctionner de manière autonome durant tout ce temps. »

Il reste que le but premier demeure de réduire le recours aux combustibles fossiles. Depuis 2013, grâce aux investissements en énergie solaire, la Sépaq a produit et utilisé plus de 400 000 W dans les parcs nationaux et les réserves fauniques, soit l'équivalent consommé par une vingtaine de bungalows. Et de nouveaux bâtiments sont appelés à être convertis au cours des prochaines années. En effectuant une conversion vers des énergies renouvelables, la Sépaq contribue aux efforts du Québec pour réduire ses émissions de gaz à effet de serre.

Si une telle mesure diminue la pollution atmosphérique, la Sépaq s'assure que les panneaux photovoltaïques, généralement longs de 1,5 mètre et larges de 1 mètre, ne créent pas de pollution visuelle. Pour éviter de gâcher le paysage, certains panneaux ont été installés à distance, à l'orée des stationnements, pour ensuite être reliés aux bâtiments. Tirer son énergie de la nature sans gâcher sa beauté ni épuiser ses ressources, qui dit mieux ?





**BIEN
S'ENTOURER
POUR CONSERVER**



Photo : Mikael Rondeau

LES ZONES PÉRIPHÉRIQUES DES PARCS : DES PROJETS DE SOCIÉTÉ

Pour demeurer en bonne santé, les parcs nationaux comptent sur le soutien de leurs voisins. Citoyens, organismes et municipalités unissent leurs forces pour conserver un milieu de vie sain, tant pour les communautés en périphérie des parcs que pour la faune et la flore des milieux naturels.



Photo : Mathieu Dupuis

« Les parcs, c'est notre meilleur instrument de sensibilisation pour faire aimer la nature », lance Louis Bélanger de Nature Québec. Au fil de leurs sorties en plein air dans les parcs nationaux, les Québécois tissent un lien particulier avec cette nature et voient d'un nouvel œil celle à proximité de leur maison. Aimer la nature les amène à vouloir en prendre soin.

« Les parcs, c'est notre meilleur instrument de sensibilisation pour faire aimer la nature »

Lorsqu'ils collaborent à la conservation de leur territoire, citoyens, organismes et municipalités font d'une pierre deux coups : ils améliorent leur milieu de vie et ils contribuent à la santé des milieux naturels des parcs et de la zone périphérique. Et comme ces milieux naturels procurent de nombreux services écologiques essentiels (on vous invite à lire sur les bienfaits de la nature dans le bulletin *Dans notre nature*, édition 2020), ce serait une folie de s'en passer !

Une preuve que cet attachement aux parcs mobilise leurs voisins nous a été donnée dans la décennie 2000. Le gouvernement du Québec a manifesté son intention de privatiser 4,6 km² du parc national du Mont-Orford, qui s'étend sur 60 km². De nombreux citoyens des alentours se sont alors prononcés sur ce projet en lançant une pétition signée par 80 000 personnes ou en déposant des mémoires aux audiences du Bureau d'audiences publiques sur l'environnement, et ont convaincu l'État de revenir sur sa décision en 2010. De ce projet de privatisation d'une partie du parc national, il reste aujourd'hui la contrepartie présentée à l'époque, soit l'intention d'agrandir le parc national de façon significative. Ainsi, 43 km² de terrains ont déjà été acquis par le gouvernement aux fins de l'agrandissement du parc national du Mont-Orford.

Un tel amour de la nature menant à un dévouement collectif pour la protéger ne date pas d'hier. Elle est même à l'origine de la création du parc national du Mont-Orford. Celui-ci n'aurait peut-être jamais vu le jour sans un solide coup de main de ses voisins. Le gouvernement du Québec a officialisé légalement sa création en 1938, couronnant ainsi les efforts de 27 municipalités des Cantons-de-l'Est qui s'étaient coordonnées en amont pour acquérir et céder ce territoire à des fins de conservation perpétuelle. Le milieu naturel y est désormais jalousement préservé.

Au cœur des stratégies de conservation

Au 31 décembre 2020, l'ensemble des aires protégées en milieux terrestres et en eaux douces s'étalait sur 16,4 % du territoire québécois. Les 27 parcs nationaux, dont 23 dans le sud du Québec, couvrent pour leur part 42 734 km², soit 2,6 % de la superficie de la province. En revanche, ils jouent un rôle central dans la conservation de plusieurs espèces et de leurs habitats. De plus, ces milieux naturels rendent de fiers services écologiques aux environs, comme celui de réduire les risques d'inondation.

Que des parcs nationaux comme celui du Mont-Orford aient été constitués au début du dernier siècle est une chance, considère Michel Bergeron, chargé de projet à la Direction des aires protégées du ministère de l'Environnement et de la Lutte contre les changements climatiques. « Aujourd'hui, ce serait très difficile et onéreux de protéger d'aussi grandes superficies dans le sud du Québec », observe-t-il.

Devant le casse-tête que peut devenir la conservation de la nature dans des régions densément peuplées, un parc national comme celui du Mont-Orford représente une pièce maîtresse dans laquelle les divers acteurs de la conservation cherchent à imbriquer leurs stratégies. Dans son Plan stratégique 2017-2022, la Sépaq s'est d'ailleurs donné comme objectif d'augmenter la concertation avec les partenaires des zones périphériques.

« On voit les parcs, leur superficie et l'étendue de leur forêt non fragmentée comme des cœurs de conservation et un acquis important dont il faut maintenir l'intégrité, souligne Hubert Pelletier, directeur de la conservation et des partenariats pour la région du Québec au sein de Conservation de la nature Canada. Un de nos objectifs est justement de les connecter les uns avec les autres. »

La proximité des parcs nationaux avec d'autres aires protégées et milieux naturels environnants favorise les déplacements de la faune depuis le cœur des parcs vers le territoire en périphérie, et vice versa. Favoriser ces liens de connectivité est crucial dans un contexte de changements climatiques. Le consortium sur la climatologie régionale Ouranos prévoit que les aires de répartition de centaines d'espèces pourraient se déplacer de 45 à 70 km par décennie vers le nord.

La Sépaq s'est d'ailleurs donné comme objectif d'augmenter la concertation avec les partenaires des zones périphériques.

« Les parcs sont des endroits propices aux projets de recherche », souligne par ailleurs Alain Thibault, de la Direction des parcs nationaux du ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs (MFFP). Ils constituent des témoins de l'évolution naturelle des écosystèmes du territoire et sont au cœur des partenariats conclus à l'échelle du Québec pour suivre les effets des changements climatiques sur la biodiversité.

« Dans cette perspective, la zone périphérique des parcs et la connectivité entre les aires protégées sont importantes, souligne Hubert Pelletier. Si l'on ne s'en occupe pas, ces espèces ne pourront pas trouver de refuge adéquat pour satisfaire leurs besoins vitaux, et on risque d'assister à un plus grand déclin. »

De plus, l'état de santé des milieux naturels en zone périphérique influe sur celui du parc. Ainsi, un écosystème de parc national qui se trouverait affecté par ce qui se passe à l'extérieur de ses limites nous obligerait à prendre des mesures pour améliorer la situation. En septembre 2019, par exemple, le parc national du Fjord-du-Saguenay a fait équipe avec la station piscicole gouvernementale de Tadoussac du MFFP, la Municipalité de Tadoussac et des citoyens bénévoles. Ensemble, ils ont nettoyé l'affluent principal du lac de l'Anse à l'Eau. Ce lac, inclus dans le parc national, approvisionne en eau douce la station piscicole. Ensemble, ils ont retiré une soixantaine de pneus, en plus d'objets en métal, du polystyrène, un réservoir d'huile, un matelas et un moteur.

Ensemble pour des projets de société

« La place des citoyens est centrale, parce que ce sont les habitants du territoire », signale Hubert Pelletier. Le projet Ceinture verte du parc national de la Yamaska en est un exemple. Pour freiner la fragmentation des habitats et la déforestation, responsable de l'érosion des sols et de la détérioration de la qualité de l'eau du réservoir Choinière, l'équipe du projet s'est tournée vers les propriétaires fonciers des alentours. Avec la coopération d'organismes de la région, une caractérisation biologique a été offerte à plus d'une trentaine d'entre eux pour les aider à effectuer une meilleure gestion écologique de leur terrain.

Outre cette approche de participation volontaire, Louis Bélanger énonce la pertinence d'une approche réglementaire, par laquelle une collaboration avec les municipalités ou d'autres ministères permet d'implanter des mesures pour protéger la nature en périphérie. Lorsque les étoiles ont commencé à perdre leur éclat dans la voûte céleste, les autorités du parc national du Mont-Mégantic étaient bien conscientes du besoin de s'allier aux municipalités voisines. Pour lutter contre la pollution lumineuse, les mesures devaient être implantées bien au-delà des 55 km² du parc. À partir de 2003, un vaste projet a convaincu la Ville de Sherbrooke et deux municipalités régionales de comté (MRC) de revoir leur réglementation en matière d'éclairage. Le parc et sa région sont ainsi devenus en 2007 la première Réserve internationale de ciel étoilé.

« La place des citoyens est centrale, parce que ce sont les habitants du territoire »



Photo: Romy Jacob-Racine

Afin de rendre durables les mesures de conservation des milieux naturels du territoire, Louis Bélanger suggère aussi d'adopter une approche institutionnelle afin d'assurer une certaine pérennité aux démarches adoptées. « Un projet de zone périphérique, c'est un projet de mobilisation régionale. Il est gagnant pour les communautés qui participent à la construction d'un milieu de vie en santé qui, lui, dépend intimement d'une nature en santé tant dans les parcs nationaux que chez nos voisins », soutient René Charest, spécialiste de la conservation des parcs nationaux, à la Sépaq.

La Sépaq a organisé une vingtaine de journées de réflexions entre 2015 et 2017 pour sensibiliser des centaines d'acteurs implantés autour de ses parcs ainsi qu'un atelier sur les zones périphériques à l'occasion de la Conférence canadienne sur les parcs en 2019. Encore à ce jour, les parcs demeurent actifs et collaborent avec leurs voisins à la réalisation de nombreux projets de conservation répondant à des préoccupations communes. La Sépaq a aussi collaboré à l'organisation d'ateliers sur la conservation des milieux naturels. « L'objectif, c'est que les organismes de conservation agissant en terres privées et les ministères apprennent à mieux se connaître. Une des forces des projets en zones périphériques est qu'on travaille à l'échelle locale : c'est plus facile de se parler pour mieux avancer et mieux se coordonner », explique



Photo : Mathieu Dupuis

René Charest. Dans sa Politique sur les parcs nationaux, le gouvernement du Québec énonce clairement son intention d'inscrire les parcs dans une dynamique régionale de conservation de la biodiversité. Que les collaborations entre voisins s'accroissent aujourd'hui est de bon augure pour l'avenir des parcs. Les générations futures vont aussi pouvoir tomber en amour avec la nature et se mobiliser pour la protéger.

Les générations futures vont aussi pouvoir tomber en amour avec la nature et se mobiliser pour la protéger.

FAIRE DU LOUP UNE FIERTÉ RÉGIONALE

Les loups témoignent de l'état de santé d'un écosystème. Mais pour protéger ceux qui fréquentent son territoire, le parc national du Mont-Tremblant a besoin de ses voisins. Comment s'assurer de leur adhésion et de leur coopération? Une étude vient de lui donner des informations qui l'aideront à mieux protéger le loup.

Dans les contes, les loups ont souvent les vilains rôles. Mais dans la nature, leur rôle s'avère positif et crucial. Au sommet de la chaîne alimentaire, ils contrôlent la surpopulation des proies et maintiennent ainsi l'équilibre écologique.

Le parc national de Yellowstone, aux États-Unis, en fournit un exemple éloquent. Le loup y a été exterminé au début du XX^e siècle, ouvrant la voie à une surabondance de wapitis piétinant et dévorant la végétation sans répit. La réintroduction de meutes à cet endroit en 1995 a eu un effet domino bénéfique : le nombre de wapitis a diminué de manière importante, ce qui a permis aux arbres de repousser. Ces derniers ont attiré des oiseaux et des castors, qui ont à leur tour récréé un habitat favorable à une riche biodiversité. La régénération des forêts, en réduisant l'érosion et en stabilisant le sol, a transformé le paysage du parc au point de modifier le tracé des cours d'eau.

Au parc national du Mont-Tremblant, le loup trône aussi au sommet de la chaîne alimentaire. Sa présence témoigne de l'état de santé de l'écosystème sur le territoire. Il se crée, par exemple, un équilibre entre sa population et celle du castor, l'une de ses proies. Ce n'est pas le cas sur le territoire de certaines municipalités de la région où, faute de loups, les Villes doivent engager des piégeurs pour réduire l'abondance de castors et gérer ses conséquences.





Photo : Mathieu Dupuis

Protéger le loup nécessite donc une intervention à l'échelle de la région.



Photo : Parc national de la Jacques-Cartier

Loup, que fais-tu ?

Un projet de recherche scientifique réalisé de 2015 à 2018 a permis, grâce à la pose de colliers émetteurs, d'obtenir une meilleure idée du nombre de loups qui fréquentent la région, incluant le parc. Résultat : entre 20 et 30. Une quantité bien en deçà de ce que l'on croyait jusque-là.

Le loup parcourt un vaste territoire, comme l'a démontré le suivi d'une dizaine d'individus munis d'un collier émetteur entre 2015 et 2017 : les loups présents sur le territoire circulent dans une bande de 28 km au pourtour du parc. En plus de la chasse, du piégeage et des routes, la fragmentation des habitats les rend plus vulnérables à cet endroit.

Collaborer avec la population avoisinante s'est donc révélé indispensable. « La conservation du loup dépend de ce qui se passe chez nos voisins parce que le parc à lui seul n'est pas assez grand pour répondre aux besoins de l'espèce », rappelle Hugues Tennier, responsable du service de la conservation et de l'éducation au parc national du Mont-Tremblant. Comment gagner la collaboration de ces habitants pour mieux conserver un animal dont la réputation est ternie depuis des siècles ?



Photo : kochanowski/Shutterstock.com

Voisin, qu'en penses-tu ?

Hugues Tennier a alors vent des travaux de Dominic Dion, qui termine une maîtrise à l'École supérieure d'aménagement du territoire et de développement régional à l'Université Laval. Cet étudiant a mené, avec son collègue Maxime Chénier, une étude sur les considérations sociales en périphérie du parc national de Frontenac. À l'aide d'un questionnaire, il a pris le pouls des habitants de la région et mieux cerné leurs motivations. « Ça me prend ça », se dit aussitôt Hugues Tennier.

Dominic Dion élabore donc un sondage de 28 questions pour mieux cerner la perception sociale du loup, puis le diffuse en ligne à l'été 2019. Plus de 1 200 personnes y répondent, dont environ 950 propriétaires de résidences établis dans l'une des municipalités voisines du parc national du Mont-Tremblant.

Les résultats sont éclairants. Trois facteurs principaux influent sur l'ouverture des citoyens face au loup : la connaissance du rôle de ce canidé dans l'écosystème, la peur des animaux prédateurs et l'affection pour ce mammifère, figure importante du patrimoine naturel de la région.

Trois facteurs principaux influent sur l'ouverture des citoyens face au loup : la connaissance du rôle de ce canidé dans l'écosystème, la peur des animaux prédateurs et l'affection pour ce mammifère.



Photo : Critterbiz/Shutterstock.com

Selon l'étude, la sensibilisation à l'effet que le loup est important pour maintenir l'équilibre des écosystèmes et qu'il ne met pas le gibier en péril apparaît comme une clé, particulièrement auprès des femmes, des aînés et des personnes ayant un revenu plus faible.

Les personnes effrayées par leur présence se montrent moins enthousiastes pour des projets visant à favoriser la population de loups, soucieuses de perdre un accès sécuritaire à la forêt. En réalité, les attaques de loups sur des humains sont rarissimes, et on n'a encore jamais répertorié en Amérique du Nord de décès résultant de la rencontre d'un humain avec un loup en bonne santé. En revanche, cette crainte ne concerne pas que le loup, mais bien tous les prédateurs de la forêt, y compris l'ours noir. « C'est quand même une nuance importante et intéressante, parce que cela signifie que les citoyens de la zone périphérique du parc n'entretiennent pas une image spécifique de gros méchant loup », souligne Dominic Dion.

De plus, ces personnes souvent sensibles à la cause environnementale ont tendance à croire, à tort, qu'un prédateur a une influence négative sur l'écosystème. À l'inverse, celles qui saisissent le réel impact des meutes

sur le milieu naturel ne craignent pas le loup et en gardent une image positive. « On voit que lorsqu'elles comprennent ce rôle écologique, elles sont davantage portées à vouloir collaborer à la conservation du loup. »

Comprendre les préoccupations des citoyens permet d'adapter le message pour apaiser les peurs et favoriser une meilleure adhésion. Selon l'étude, la sensibilisation à l'effet que le loup est important pour maintenir l'équilibre des écosystèmes et qu'il ne met pas le gibier en péril apparaît comme une clé, particulièrement auprès des femmes, des aînés et des personnes ayant un revenu plus faible. « Grâce aux résultats du sondage, on est davantage en mesure de répondre aux inquiétudes de nos voisins. On constate, dans le cas du loup, l'importance d'expliquer aux gens son rôle écologique et son importance dans les écosystèmes pour rétablir une perception positive de l'espèce », insiste Hugues Tennier.



Photo: Dominic Boudreault

Que représente la nature à vos yeux ?

Le sens accordé à la nature varie d'une personne à l'autre. Des études ont distingué six différentes représentations de la nature dans la population. Et vous, comment la percevez-vous ?

Est-ce que, pour vous, conserver la nature permet avant tout de protéger à long terme les ressources naturelles, comme les minerais et le bois ? Si oui, vous avez probablement une représentation **marchande** de la nature. Pour vous, elle constitue surtout un atout pour le développement économique.

Est-ce que vous considérez la nature essentiellement comme quelque chose à maîtriser, à exploiter et à utiliser ? Si votre réponse est affirmative, vous avez une représentation **industrielle** de celle-ci. À votre avis, elle sert d'abord et avant tout à satisfaire les besoins des humains.

Est-ce que vous restez un long moment à admirer les monuments naturels et les paysages célèbres ? Si c'est le cas, vous avez probablement une représentation basée sur la **reconnaissance** accordée à la nature. Il n'est pas nécessaire que celle-ci joue un rôle précis dans la société pour vous combler. Vous trouvez tout de même qu'elle donne une notoriété à votre région et vous en êtes fier. Vous seriez nombreux, parmi ceux qui apprécient les parcs nationaux, à entretenir une telle image de la nature. C'est du moins ce que semblent indiquer les résultats d'un sondage mené en 2020 auprès des habitants établis en périphérie du parc national du Fjord-du-Saguenay par Gabrielle Grenier, étudiante à la maîtrise en aménagement du territoire et développement régional à l'Université Laval.

Quand on vous parle de la nature, est-ce que ce qui compte par-dessus tout, c'est son accès ? Si vous acquiescez, vous en avez probablement une représentation **civique**. Vous percevez la nature comme un bien public. Ce qui importe, selon vous, c'est que le plus grand nombre puisse y passer du temps et en profiter.

Est-ce que vous croyez que la nature n'a pas besoin des êtres humains pour avoir une valeur ? Si c'est votre opinion, vous avez sans doute une représentation **inspirée** de la nature. Vous lui accordez une valeur symbolique, voire spirituelle.

Est-ce que la première chose que vous voyez dans la nature est la manière dont les générations précédentes ont aménagé le territoire ? Si c'est le cas, vous avez probablement une représentation **patrimoniale** de la nature. Vous la considérez comme un bien, légué par vos ancêtres, qui façonne l'identité de la région et le sentiment d'appartenance de ses habitants.

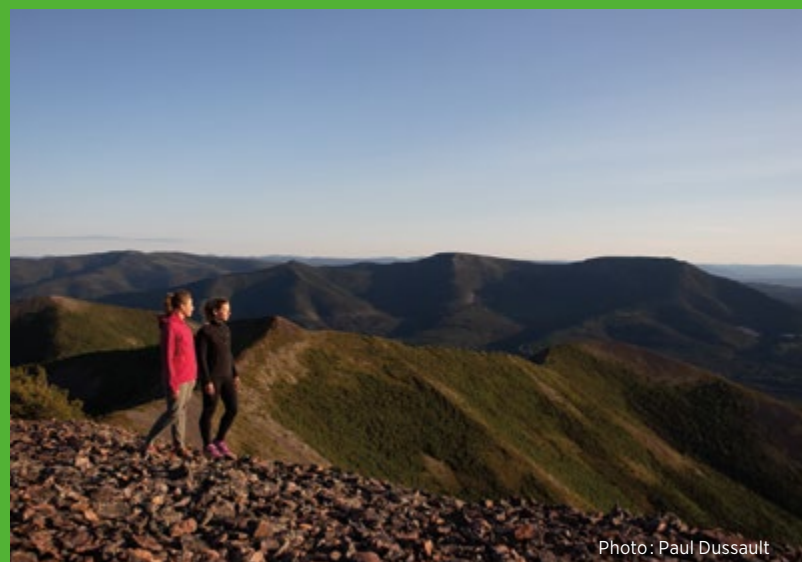


Photo: Paul Dussault



DÉCOUVRIR LES TRÉSORS DES RÉGIONS, UN PETIT VERRE À LA FOIS

Fiers de leur région, plusieurs producteurs lèvent leur verre à des attraits protégés par un parc national à proximité. Pour souligner leur attachement, ils ont baptisé un de leurs produits en leur honneur. Petite visite guidée de quelques bières et vins que vous pouvez déguster en périphérie d'un parc.



1

Blanche du Fjord

Pascal Paradis, propriétaire de la Tour à bières, à Chicoutimi, une microbrasserie exploitée par Les Brasseurs du Saguenay, est amoureux de sa région. C'est pour cette raison qu'il a baptisé ses bières en l'honneur de lieux ou de personnages historiques associés. Un endroit venait en tête de liste au moment de les nommer : le fjord du Saguenay, dont les rives sont conservées par le parc national du Fjord-du-Saguenay. Il a donc dédié à ce fjord grandiose sa Blanche du fjord. À boire en admirant la vue !

Pic du Grand Corbeau

La microbrasserie Le Saint-Fût, de Saint-Fulgence, accueille plusieurs amateurs de plein air de passage pour un séjour au parc national des Monts-Valin, situé à une quinzaine de kilomètres. Elle a donc nommé un stout à l'érable Pic du Grand Corbeau, en hommage au sommet présent dans ce parc et apprécié des randonneurs. La coopérative brassicole souhaite avec cette allusion toucher les amoureux de la nature de la région, mais aussi ses clients des grands centres en leur rappelant leurs vacances. À boire après une descente du sommet !



2

3

Pic de l'Ours

Les propriétaires fondateurs de la microbrasserie des Cantons (à l'origine la Ferme Brassicole des Cantons) étaient des randonneurs aguerris. Pas étonnant que l'entreprise d'Orford ait coiffé sa bière blonde du nom d'un sommet que l'on traverse sur le Sentier des Crêtes dans le parc national du Mont-Orford : le Pic de l'Ours. L'entreprise a changé de main en 2019, mais elle continue de vendre avec fierté cette bière qui fait allusion à un emblème de sa région. À boire après une longue journée de marche !



4



La Réserve des étoiles

La microbrasserie 11 Comtés, à Cookshire-Eaton, est située en plein cœur de la Réserve internationale de ciel étoilé du Mont-Mégantic, un projet lancé par l'ASTROLab, en collaboration avec le parc national du Mont-Mégantic, de l'Observatoire du Mont-Mégantic, des communautés locales et des élus municipaux, provinciaux et fédéraux. Le projet vise à protéger le ciel nocturne en diminuant la pollution lumineuse dans la région. L'entreprise a souhaité souligner sa fierté de se trouver sous cette voûte céleste préservée en baptisant sa Pale Ale américaine la Réserve des étoiles. L'observatoire du mont Mégantic a inspiré aussi sa série de bières spéciales en bouteille avec des noms comme Horizon des événements, Équation du temps, Parallaxe, Sphère de Hill et Double Optique. À boire à la belle étoile!

6



Rosé du Calvaire

Avec ses quatre oratoires et trois chapelles, le Calvaire protégé dans le parc national d'Oka constitue un précieux témoin de l'histoire de la région. Le vignoble La Cantina, Vallée d'Oka a décidé de faire un clin d'œil à ce patrimoine situé près de son domaine. Il a baptisé son vin rosé le Rosé du Calvaire. Et comme ce n'est pas du vin de messe, à boire pour votre bon plaisir!

5

L'Archipel des Îles-de-Boucherville

Au cœur du fleuve Saint-Laurent, les cinq îles formant le parc national des Îles-de-Boucherville ont séduit la microbrasserie Boldwin. À proximité de l'effervescence de Montréal, le parc constitue un joyau de nature et de biodiversité pour décrocher et s'adonner à de multiples activités en plein air. S'inspirant du caractère insulaire du parc, la microbrasserie propose l'Archipel des Îles-de-Boucherville, une bière biologique de type ale blonde, festive et légère, qui se laisse déguster sans hésitation pour une noble cause. Pour chaque cannette vendue, la microbrasserie remet généreusement 25 cents au Fonds des parcs nationaux du Québec pour financer la réalisation de projets de conservation. À boire pour s'accorder une pause nature bien méritée!



ENSEMBLE POUR LE CARIBOU DES MONTS TORNGAT





Photo: Aaron Dale

Le domaine vital des caribous des monts Torngat est vaste. Son inventaire aérien en 2014 et 2017 a nécessité le survol d'une superficie de plus de 30 000 km². Pour réaliser un suivi de la population de cervidés, les parcs du Nunavik travaillent de concert avec plusieurs acteurs à un projet de grande envergure mis sur pied pour répondre à l'ampleur du défi.

Presque toutes les populations de caribous sont en déclin au Québec. La situation de celle des monts Torngat a commencé à inquiéter il y a une dizaine d'années. Contrairement au caribou migrateur, ce caribou plutôt sédentaire de l'écotype montagnard parcourt les vallées et sommets de la péninsule située entre la baie d'Ungava et la mer du Labrador. À la différence du caribou de la Gaspésie, du même écotype, il n'est pas confronté à un habitat perturbé par l'humain. En revanche, il affronte des prédateurs, tels le loup gris et l'ours noir, dans un milieu beaucoup plus ouvert où il lui est impossible de fuir dans les bois.

En 2009, les chasseurs constatent que l'animal se fait de plus en plus rare, mais il existe peu de données à son sujet. Comme son aire de répartition chevauche la frontière entre le Québec et Terre-Neuve-et-Labrador, le Torngat Wildlife, Plants and Fisheries Secretariat convoque une diversité d'intervenants concernés par la gestion faunique sur ce territoire. Un comité technique est ainsi formé et entreprend en 2011 des démarches pour avoir l'heure juste. Cet effort collectif permet de lancer un suivi démographique. L'opération débute par la pose de colliers émetteurs sur certains individus afin de documenter leur aire de répartition, d'étudier leur comportement et de cibler une aire d'étude pour éventuellement réaliser des inventaires aériens. Les campagnes de capture visant à installer des colliers émetteurs servent aussi à classer les groupes de caribous. Elles aident notamment à calculer le ratio de faons et de mâles adultes par 100 femelles afin de mieux connaître la structure de la population.



Photo: Aaron Dale

Pour comprendre l'état de la population et s'assurer de sa sauvegarde, encore faut-il avoir une idée du nombre total de caribous montagnards sur le territoire. Sont-ils 10 000 ? 5 000 ? 500 ? Jusque-là, tout le monde spécule. « Nous n'avions pas une bonne compréhension de l'abondance ni de son ordre de grandeur », souligne Vincent Brodeur, biologiste au ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs. Pour les dénombrer en bonne et due forme, d'autres acteurs se joignent alors au projet, dont les Parcs du Nunavik, faisant partie de l'Administration régionale Kativik. Après tout, des caribous des monts Torngat circulent sur le territoire du parc national Kuururjuaq.

Le suivi mené par le Secrétariat des Torngat, le gouvernement du Québec et Parcs Canada intègre d'autres partenaires comme la Société Makivik, le gouvernement du Nunatsiavut au Labrador et les communautés locales, dont celles du village nordique de Kangiqsualujjuaq situé tout près du parc national Kuururjuaq, qui participent activement aux travaux.

« Il faut tenir compte de leurs intérêts, parce que le caribou est une ressource très importante pour elles, en plus d'être central dans leur culture et leur histoire », souligne Élise Rioux-Paquette, responsable de la conservation et de l'éducation dans les parcs du Nunavik.

À Kangiqsualujjuaq, les habitants donnent leur opinion sur la méthode de suivi et font part de certaines observations. Lorsqu'ils signalent avoir aperçu des caribous dans certaines régions, par exemple, ces endroits sont ajoutés à la liste de ceux à survoler pour l'inventaire aérien. Une personne de chaque communauté autochtone du territoire, dont une de Kangiqsualujjuaq, monte à bord de l'hélicoptère pour participer au décompte. « Ces personnes voient ce qui est fait et comment c'est fait, explique Élise Rioux-Paquette. Elles peuvent donc ensuite en parler à la radio. » Elles deviennent par le fait même des porte-parole dans leur collectivité, notamment pour commenter les résultats obtenus grâce à la démarche.

Les résultats du premier inventaire, réalisé en 2014, ont de quoi préoccuper : ils permettent d'estimer la population à 930 caribous. La réaction ne se fait pas attendre. En 2016, le Comité sur la situation des espèces en péril au Canada (COSEPAC) recommande de désigner le caribou des monts Torngat comme une espèce en voie de disparition. Un deuxième inventaire se concrétise en 2017 et fait état d'une population dépassant légèrement les 1 300 individus.

Selon Vincent Brodeur, les inventaires ont réuni les organisations locales du village de Kangiqsualujjuaq

autour d'une référence intéressante pour alimenter les discussions. « Les gestionnaires de la ressource et de la chasse communautaire possèdent désormais les données nécessaires pour entreprendre des actions de conservation telles que la suspension de la chasse subventionnée par la communauté. »

Le troisième inventaire prévu en 2020 a été reporté en raison de la COVID-19. Mais la démarche continue de mobiliser les partenaires soucieux de la sauvegarde de l'animal.

« Cela fait partie des enjeux de conservation des parcs du Nunavik ; on va donc continuer à participer à ce projet, assure Élise Rioux-Paquette. On a beaucoup de rencontres avec les communautés concernées et c'est une belle plateforme pour en discuter davantage avec les gens qui possèdent une longue histoire de connaissance locale des caribous. »

« Plus les gens en parlent, plus on a de chances d'avoir une gestion faunique qui respecte la ressource, croit Vincent Brodeur. Le programme de suivi, de façon générale, amène les acteurs à avoir ce dialogue et cette concertation. » De quoi donner espoir en la situation future du caribou des monts Torngat.



Photo: Aaron Dale

LES PROJETS DE CONSERVATION

En 2020, la réalisation de nombreux projets dans les parcs nationaux du Québec a été rendue possible par les équipes des parcs et leurs partenaires :

Fonds des parcs nationaux du Québec

Vous souhaitez soutenir la réalisation de projets de conservation dans les parcs nationaux ? Pour ce faire, il vous est possible de contribuer au Fonds des parcs nationaux du Québec de différentes manières. Vous pouvez, d'une part, faire un don lors d'une réservation, lors d'une visite dans un parc national ou directement sur le site Internet de la Sépaq. D'autre part, pour chaque achat d'un foulard tubulaire de la Sépaq, 1\$ sera remis au Fonds. Ainsi, vous contribuerez à protéger les espèces et les écosystèmes de nos parcs nationaux. Pour plus d'information et pour faire un don, visitez le www.fondsparcsquebec.com



Photo : Romy Jacob-Racine

PARC NATIONAL DU MONT-ORFORD

Contrôle et valorisation de la biomasse du roseau commun. Projet réalisé en partenariat avec le *Ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs (MFFP)*.

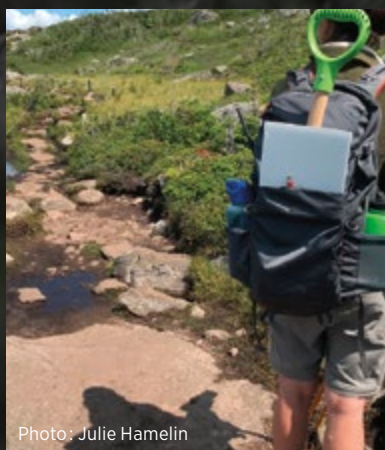


Photo : Julie Hamelin

PARC NATIONAL DE LA GASPÉSIE ET PARC NATIONAL DES HAUTES-GORGES-DE-LA-RIVIÈRE-MALBAIE

Protection des sommets arctiques-alpins par la consolidation des surfaces de marche et la fermeture des sentiers illicites.



Photo : Mikael Rondeau

PARC NATIONAL DU MONT-SAINT-BRUNO

Mise en place d'exclos visant la protection de la végétation et limitation de leur accès aux cerfs de Virginie.



PARC NATIONAL DU MONT-SAINT-BRUNO

Amélioration de l'aménagement d'étangs pour la rainette faux-grillon. Projet réalisé en partenariat avec le *MFFP, Biodôme de Montréal, Université d'Ottawa, Université Laval.*



PARC NATIONAL DES GRANDS-JARDINS

Caractérisation de l'habitat de l'omble de fontaine dans les lacs stratégiques.



PARC NATIONAL DU BIC

Limitation de l'érosion en vue de restaurer les habitats côtiers. Projet réalisé en partenariat avec le *Comité ZIP Sud-de-l'Estuaire, Environnement et Changement climatique Canada, ministère de l'Environnement et de la Lutte contre les changements climatiques du Québec.*



PARC NATIONAL D'OKA

Contrôle des espèces exotiques envahissantes afin de protéger les espèces à statut précaire et les écosystèmes forestiers exceptionnels. Projet réalisé en partenariat avec la *Fondation de la faune du Québec.*



PARC NATIONAL DES GRANDS-JARDINS

Inventaire des anciens chemins forestiers dans l'habitat du caribou forestier de Charlevoix en vue de leur restauration. Projet réalisé en partenariat avec le *Groupe de recherche en écologie des tourbières (dirigé par Line Rochefort).*



PARC NATIONAL DE LA JACQUES-CARTIER

Mise à l'essai d'une méthode de suivi acoustique à l'aide d'enregistreurs fixes ciblant les espèces d'oiseaux, d'anoures et de chauves-souris.

ON A PARLÉ DE NOUS!



Radio, télévision, presse écrite

Parc national du Fjord-du-Saguenay

L'équipe du parc national du Fjord-du-Saguenay travaille à conserver une nature riche et diversifiée. Qui occupe son territoire? Un imposant projet de suivi de la faune par caméra est présenté à La Semaine verte.

À voir *Qui se cache dans les bois?*

<https://ici.radio-canada.ca/tele/la-semaine-verte/site/segments/reportage/341198/inventaire-faune-animaux-parcs-saguenay>

Parc national de Frontenac

À la recherche d'une nature unique et méconnue dans les Cantons-de-l'Est? Laissez-vous surprendre par ses lacs, sa vaste tourbière ou sa forêt boréale, rare à cette latitude.

À lire « *Témoin du passé sauvage des Appalaches* »

https://plus.lapresse.ca/screens/4e8992d7-0ed8-4953-b435-94ade61576cd__7C__0.html?utm_content=facebook&utm_source=lpp&utm_medium=referral&utm_campaign=internal%20share

Parc national de la Gaspésie

Le caribou montagnard, emblème du parc national de la Gaspésie et de sa région, connaît des jours difficiles. Les derniers inventaires dépeignent une espèce isolée dans quelques hauts sommets des Appalaches.

À lire « *Caribous forestiers et montagnards – Québec dévoile les résultats de six inventaires de caribous* »

<https://www.newswire.ca/fr/news-releases/caribous-forestiers-et-montagnards-quebec-devoile-les-resultats-de-six-inventaires-de-caribous-830726858.html>

<https://mffp.gouv.qc.ca/la-faune/especes/caribou-quebec/amenagement-habitat-caribou-forestier/rapports-inventaires/>

À lire « *On the Peak, On the Edge: My Hike in Search of Critically Endangered Atlantic Caribou* »

<https://www.explore-mag.com/On-the-Peak-On-the-Edge-My-Hike-in-Search-of-Critically-Endangered-Atlantic-Caribou>



Illustrateur : François-Miville-Deschênes

Parc national de Miguasha

Elpi (*Elpistostege watsoni*) a volé la vedette en 2020, et c'est peu dire ! Considéré à tort comme un poisson, il saura vous saluer à votre prochain passage au parc national de Miguasha... en vous envoyant la main. Il a été démontré que le squelette des nageoires paires antérieures présentait des doigts cachés sous les écailles, en plus de l'équivalent de nos bras, avant-bras et poignet. Une surprenante découverte qui explique un fragment de l'origine des vertébrés, dont nous faisons partie !

À voir *L'ultime secret d'Elpistostège*

<https://ici.radio-canada.ca/tele/decouverte/site/segments/reportage/159754/elpistostege-poisson-doigt>

À écouter *La revue Nature publie un article d'un paléontologue de l'UQAR sur un fossile de Miguasha*

<https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/meme-frequence/segments/entrevue/161993/elpistostege-watsoni-poisson-tetrapode-richard-cloutier-uqar-nature?fbclid=IwAR2z97ad-AtNG1oR8NJobSqaIOZ14GKVVcYTUJmFqVrZ4a3BO1h26YBrIRY>

À écouter *Quelques bonnes nouvelles en science avec Yannick Villedieu*

https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/samedi-et-rien-d-autre/episodes/460855/ratrapage-du-samedi-11-avril-2020/12?fbclid=IwAR2qO4u2uxmSErxwDWgYgsVBWFnc4TivIVwl_955Z6NuujwqjgOSwzyF7tE

À lire « Entre le poisson et l'animal terrestre »

<https://www.ledevoir.com/societe/science/583610/entre-le-poisson-et-l-animal-terrestre>

À écouter *L'Elpistostege watsoni, le plus ancien et le plus primitif des tétrapodes*

<https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/style-libre/segments/entrevue/191921/ancien-tetrapode-animal-paleontologie>

À écouter *L'origine de nos mains révélée par un fossile vieux de 380 millions d'années*

https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/bien-entendu/episodes/473922/ratrapage-du-mercredi-12-aout-2020/9?fbclid=IwAR3kc_53afk_endQMoritk5p2yL5FFLBMMdc4I9mnbv5IK1HwUnlBqwYV8o

À lire « *Elpistostege* : le poisson qui avait des doigts »

<https://www.quebecscience.qc.ca/sciences/elpistostege-poisson-doigts/>

À lire « *Elpistostege watsoni* : ce "poisson" qui n'en est pas un »

<https://www.quebecscience.qc.ca/sciences/les-10-decouvertes-de-2020/elpistostege-watsoni-ce-poisson-qui-nen-est-pas-un/>

À lire « Un fossile vieux de 380 millions d'années révèle l'origine de nos mains »

<https://theconversation.com/un-fossile-vieux-de-380-millions-dannees-revele-lorigine-de-nos-mains-130363>

Parc national du Mont-Mégantic

L'équipe du parc national du Mont-Mégantic rapproche les étoiles des Québécois en faisant découvrir les impressionnants phénomènes astronomiques aux petits comme aux grands. Voyons ce que les étoiles ont à nous dire !

À voir *Y'a du monde à messe*

<https://yadumondeameesse.telequebec.tv/emissions/100567906/chrystine-brouillet-sebastien-giguere-mathieu-grondin-frederic-pierre-claudia-bouvette>

À voir *Grande conjonction Jupiter-Saturne* (à 12:30)

<https://ici.radio-canada.ca/tele/le-telejournal-estrie/site/episodes/501962/episode-du-21-decembre-2020>

À voir *Les ateliers de l'Astrolab du mont Mégantic touchent des milliers de jeunes Québécois*

<https://ici.radio-canada.ca/info/videos/media-8364821/ateliers-astrolab-mont-megantic-touchent-2-millions-jeunes-quebecois>

Parc national du Mont-Saint-Bruno

Connaissez-vous la rainette faux-grillon, dont une population est établie en Montérégie ? Isolée des autres populations de rainettes du Québec, elle est en déclin en raison de la perte de son habitat. Le parc national du Mont-Saint-Bruno s'est proposé pour offrir à la petite reine un nouveau royaume dans le cadre d'un projet de réintroduction en étangs aménagés !

À voir *Comment secourir une reine, petite et de plus en plus rare ?*

<https://www.youtube.com/watch?v=4nM2IPVDIKA&feature=youtu.be>

Parc national des Monts-Valin

La forêt est musicienne, le saviez-vous ?
En transformant les cernes des arbres en notes de musique, un chercheur de l'Université du Québec à Chicoutimi présente le concert silencieux qui se joue dans les vieilles forêts de la vallée des Fantômes, au parc national des Monts-Valin, pour accompagner les visiteurs.

À lire « Vallée des Fantômes : quand les arbres composent une symphonie »

<https://www.lequotidien.com/actualites/vallee-des-fantomes-quand-les-arbres-composent-une-symphonie-20f2d1bfddebfa83202b284db5ad14b1>

Parc national d'Oka

Le lac des Deux-Montagnes, en périphérie de Montréal, fait des vagues ! Afin de documenter les effets de la navigation sur l'érosion des berges par les vagues, l'Institut national de la recherche scientifique s'est rendu au parc national d'Oka pour mieux comprendre le phénomène.

À voir *Édition du 6 octobre*

https://tvbl.ca/episode/edition-du-6-octobre-2/?fbclid=IwAR208Zy5VZ3Wrv3jqBzx3aYvFHYtelLhEwkP9B4TpkC2khiYtXB_7q70LMM

Parc national de la Pointe-Taillon

Le parc national de la Pointe-Taillon s'agrandit et offre de nouveaux trésors à découvrir. Des plages, des baies, une multitude d'îles : autant de sites uniques à explorer, par la terre ou par l'eau !

À lire « Caractérisation et projet de camping sur les îles au parc national de la Pointe-Taillon »

<https://www.lequotidien.com/actualites/camp-de-touage-les-iles-le-terrain-de-jeu-de-la-pointe-taillon-61e4721355be700f919f3a3cf7132013>

Parc national de la Yamaska

Le sable de la plage du parc national de la Yamaska se retirait sous l'effet du ruissellement. Grâce aux récents travaux visant à rétablir le drainage et à freiner le passage de l'eau par la plantation d'arbustes et d'herbacés, de beaux jours à la plage attendent de nouveau les visiteurs !

À voir *À la rescousse de la plage du parc national de la Yamaska*

<https://www.lavoixdelest.ca/ma-region/a-la-rescousse-de-la-plage-du-parc-national-de-la-yamaska-8fcde005b7ef32902e148f13fb9c4c05?utm>

58 > DANS NOTRE NATURE
ON A PARLÉ DE NOUS !



Photo: Content Content

Réseau

Les équipes des parcs nationaux veillent au grain ! Afin d'assurer la conservation des écosystèmes qu'elles protègent, elles réalisent de nombreux suivis environnementaux, notamment grâce aux nouvelles technologies à leur disposition. Tour d'horizon sur la santé des parcs nationaux du Québec !

À lire « La Sépaq veut optimiser ses données pour améliorer la protection de la faune et de la flore »

<https://www.cscience.ca/2021/01/04/projet-pilote-de-donnees-a-la-sepaq/>

À lire « Des parcs en bonne santé... enfin, presque tous »

<https://www.lapresse.ca/voyage/plein-air/2020-08-31/des-parcs-en-bonne-sante-enfin-presque-tous.php>

Travaux de recherche réalisés dans nos parcs cités dans la littérature scientifique

Parc national de Miguasha

Richard Cloutier, Alice M. Clement, Michael S. Y. Lee, Roxanne Noël, Isabelle Béchar, Vincent Roy, John A. Long, « *Elpistostege and the origin of the vertebrate hand* »

https://www.nature.com/articles/s41586-020-2100-8?fbclid=IwAR0CujTZiFk2_09h1fevmwn3Cjdd8olyLw5Y0LvHMgWX80gEw3I3Azq-3d0

Richard Cloutier, John A. Long, Alice M. Clement, « *L'origine phylogénétique des doigts* »

https://www.medicinesciences.org/en/articles/medsci/full_html/2020/11/msc200201/msc200201.html

Parc national des Monts-Valin

Camille Bégin Marchand, André Desrochers, Junior A. Tremblay, Pascal Côté, « *Comparing fall migration of three *Catharus* species using a radio-telemetry network* »

<https://www.degruyter.com/view/journals/ami/7/1/article-p1.xml>

Camille Bégin Marchand, « *Comprendre la stratégie migratoire de trois espèces de grives du genre *Catharus* à l'aide d'un réseau innovateur de radio-téléométrie* »

<https://corpus.ulaval.ca/jspui/handle/20.500.11794/34505>

Julie-Pascale Labrecque-Foy, Hubert Morin, Miguel Montoro Girona, « *Dynamics of Territorial Occupation by North American Beavers in Canadian Boreal Forests: A Novel Dendroecological Approach* »

<https://www.mdpi.com/1999-4907/11/2/221>

Parc national de Mont-Tremblant

Kimberly Malcolm, Marianne Cheveau, Martin-Hugues St-Laurent, « *Wolf habitat selection in relation to recreational structures in a national park* »

<https://academic.oup.com/jmammal/article-abstract/101/6/1638/5922486?redirectedFrom=fulltext>

Conférences scientifiques

Parc national de Miguasha

A. Clement, T. Challands, K. Trinajstic, L. Houle, R. Cloutier, J. Long, « *Brain-Braincase relationships across the fish-tetrapod transition* », 80^e Rencontre annuelle de la Société de paléontologie des vertébrés – virtuelle – 12-16 octobre 2020.

http://vertpaleo.org/GlobalPDFS/SVP_2020_AnnualMeeting_Program_FINAL.aspx

Prix

Parc national du Lac-Témiscouata

La contribution de Meggy Tremblay, garde-parc naturaliste et guide-interprète au parc national du Lac-Témiscouata, a été soulignée par l'Association québécoise des interprètes du patrimoine (AQIP) en 2020. Le prix Sépaq de l'interprète de l'année lui a été remis afin de souligner ses qualités professionnelles exceptionnelles d'interprète. Bravo Meggy !

<https://www.aqip.ca/fr/recipiendaires>

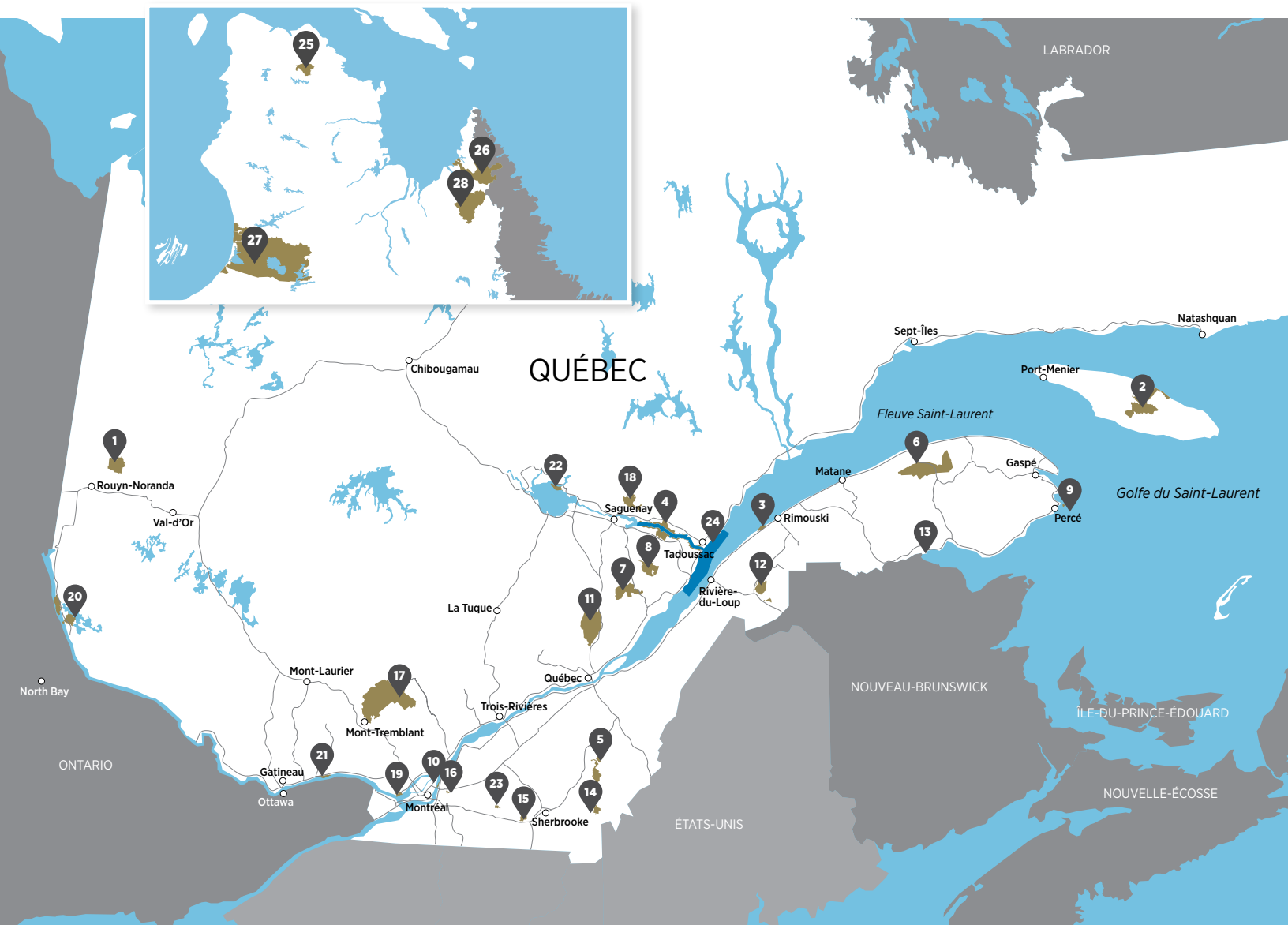
Parc national du Mont-Mégantic

En 2020, l'AQIP a décerné son Prix d'excellence en interprétation du patrimoine au parc national du Mont-Mégantic pour son projet ASTROLab @Distance, permettant de rejoindre environ deux millions de « mordus » d'étoiles !

<https://www.aqip.ca/fr/recipiendaires>



LES PARCS NATIONAUX DU QUÉBEC



- 1 Parc national d'Aiguebelle
- 2 Parc national d'Anticosti
- 3 Parc national du Bic
- 4 Parc national du Fjord-du-Saguenay
- 5 Parc national de Frontenac
- 6 Parc national de la Gaspésie
- 7 Parc national des Grands-Jardins
- 8 Parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie
- 9 Parc national de l'Île-Bonaventure-et-du-Rocher-Percé
- 10 Parc national des Îles-de-Boucherville
- 11 Parc national de la Jacques-Cartier
- 12 Parc national du Lac-Témiscouata
- 13 Parc national de Miguasha
- 14 Parc national du Mont-Mégantic
- 15 Parc national du Mont-Orford
- 16 Parc national du Mont-Saint-Bruno
- 17 Parc national du Mont-Tremblant
- 18 Parc national des Monts-Valin
- 19 Parc national d'Oka
- 20 Parc national d'Opémican
- 21 Parc national de Plaisance
- 22 Parc national de la Pointe-Taillon
- 23 Parc national de la Yamaska
- 24 Parc marin du Saguenay-Saint-Laurent
- 25 Parc national des Pingualuit
- 26 Parc national Kuururjuaq
- 27 Parc national Tursujuq
- 28 Parc national Ulittaniujalik

PERSONNES À JOINDRE POUR ENTREPRENDRE UN PROJET DE RECHERCHE

Si vous souhaitez entreprendre un projet de recherche scientifique dans un parc national, vous devez communiquer avec la personne responsable du service de la conservation et de l'éducation du parc en question. Pour plus d'information, veuillez consulter le site Internet de la Sépaq (lien : <https://www.sepaq.com/parcs-nationaux/conservation>).

PARC NATIONAL D'AIGUEBELLE ET PARC NATIONAL D'OPÉMICAN

Thibaut Petry, 873 997-5385
petry.thibaut@sepaq.com

PARC NATIONAL D'ANTICOSTI

Éric Savard, 418 535-0231, poste 5026
savard.eric@sepaq.com

PARC NATIONAL DU BIC

Mélanie Sabourin, 418 736-5035, poste 6028
sabourin.melanie@sepaq.com

PARC NATIONAL DU FJORD-DU-SAGUENAY ET PARC MARIN DU SAGUENAY-SAINT-LAURENT

Dominic Dion, 418 272-1509, poste 228
dion.dominic@sepaq.com

PARC NATIONAL DE FRONTENAC

Stéphane Poulin, 418 486-2300, poste 6054
poulin.stephane@sepaq.com

PARC NATIONAL DE LA GASPÉSIE

Claude Isabel, 418 763-7494, poste 6082
isabel.claude@sepaq.com

PARC NATIONAL DES GRANDS-JARDINS ET PARC NATIONAL DES HAUTES-GORGES- DE-LA-RIVIÈRE-MALBAIE

Julie Hamelin, 418 439-1227, poste 32
hamelin.julie@sepaq.com

PARC NATIONAL DE L'ÎLE-BONAVENTURE- ET-DU ROCHER-PERCÉ

Catherine Boulay, 418 782-2240, poste 224
boulay.catherine@sepaq.com

**PARC NATIONAL DES ÎLES-DE-BOUCHERVILLE
ET PARC NATIONAL DU MONT-SAINT-BRUNO**

Nathalie Rivard, 450 928-5089, poste 6223
rivard.nathalie@sepaq.com

PARC NATIONAL DE LA JACQUES-CARTIER

Benoit Dubeau, 418 848-3169, poste 6904
dubeau.benoit@sepaq.com

PARC NATIONAL DU LAC-TÉMISCOUATA

Michel Grégoire, 418 855-5508, poste 4437
gregoire.michel@sepaq.com

PARC NATIONAL DE MIGUASHA

Olivier Matton, 418 794-2475, poste 224
matton.olivier@sepaq.com

PARC NATIONAL DU MONT-MÉGANTIC

Camille-Antoine Ouimet, 819 888-2941, poste 230
ouimet.camilleantoine@sepaq.com

PARC NATIONAL DU MONT-ORFORD

Claudia Lascelles, 819 843-9855, poste 6410
lascelles.claudia@sepaq.com

PARC NATIONAL DU MONT-TREMBLANT

Hugues Tennier, 819 688-2281, poste 6809
tennier.hugues@sepaq.com

PARC NATIONAL DES MONTS-VALIN

Claude Pelletier, 418 674-1200, poste 230
pelletier.claude@sepaq.com

PARC NATIONAL D'OKA

Mathieu Lemay, 450 479-8365, poste 6527
lemay.mathieu@sepaq.com

PARC NATIONAL DE PLAISANCE

Jean-François Houle, 819 427-5350, poste 224
houle.jeanfrancois@sepaq.com

PARC NATIONAL DE LA POINTE-TAILLON

Claude Pelletier, 418 347-5371, poste 230
pelletier.claude@sepaq.com

PARC NATIONAL DE LA YAMASKA

Zoë Ipina, 450 776-7182, poste 223
ipina.zoe@sepaq.com

**DIRECTION GÉNÉRALE
DES PARCS NATIONAUX ET CAMPINGS**

René Charest, 418 654-6815
charest.rene@sepaq.com



Photo : Mathieu Dupuis

